

16<sup>e</sup> Année - N° 148

MAI 1987

# BRETAGNE

NUMÉRO SPÉCIAL

CHARLES GENIAUX

PAGES INÉDITES

---



O.-L. AUBERT  
Directeur-Fondateur

# BRETAGNE

Revue Illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne

PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XVI<sup>e</sup> Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 148 (Mai 1937)

LE FRONT DU LIVRE, O.-L. AUBERT. — CHARLES GENIAUX, Claire-Charles GÉNIAUX. — EN MORBIHAN, pages inédites de Charles GÉNIAUX. — QUELQUES LIVRES BRETONS, Marie-Paule SALONNE. — DES OMBRES DANS LA NUIT, Auguste DUPOUY. — ECHOS, BREIZ. — OPINIONS : ANATOLE LE BRAZ, AUTEUR CLASSIQUE, Yves BOUINOT; UNE BRETONNE A LA VILLA MEDICIS. — CE QUE SERA LE PAVILLON DE LA BRETAGNE A L'EXPOSITION DE 1937, Jean SANNIER. — EN BRETAGNE.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

## P.O.-MIDI

POUR ALLER

# EN ALGERIE

LA VOIE LA PLUS RAPIDE

comportant

LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE

dans les eaux les mieux abritées  
est celle de

PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT- VENDRES

DEPART DE PARIS A 10 h. 20

(Voitures directes toutes classes, couchettes 1<sup>re</sup> classe, wagons-lits de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, Paris-Port-Vendres (Ville).

ARRIVEE A PORT-VENDRES A 9 h. 40

TRANSBORDEMENT DIRECT

du train au paquebot de la C<sup>o</sup> de Navigation mixte

DEPART DE PORT-VENDRES

pour ALGER  
les mercredis et dimanches  
à 10 h. 30  
arrivée le lendemain  
à 7 heures

pour ORAN  
les jeudis  
à 10 h. 30  
arrivée le lendemain  
à 10 h. 30

Délivrance par les principales gares P. O. MIDI, de  
de Billets directs pour ALGER et ORAN :

- 1<sup>o</sup> Billets simples (valables 15 jours).
- 2<sup>o</sup> Billets d'Aller et Retour (valables de 30 à 90 jours).
- 3<sup>o</sup> Billets circulaires (valables 90 jours), à l'aller via Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 16, boulevard des Capucines, et 126, boulevard Raspail; à la Maison de France, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris; aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Antin; aux principales Agences de voyages.

## CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

### La nuit...

des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 <sup>er</sup> Juillet au 5 Octobre
	LITS-TOILETTE. . . . .	55 fr.
COUCHETTES 1 <sup>re</sup> classe.	25 fr.	30 fr.
— 2 <sup>e</sup> classe.	25 fr.	30 fr.
— 3 <sup>e</sup> classe.	20 fr.	25 fr.

## BRASSERIE GRAFF Frères

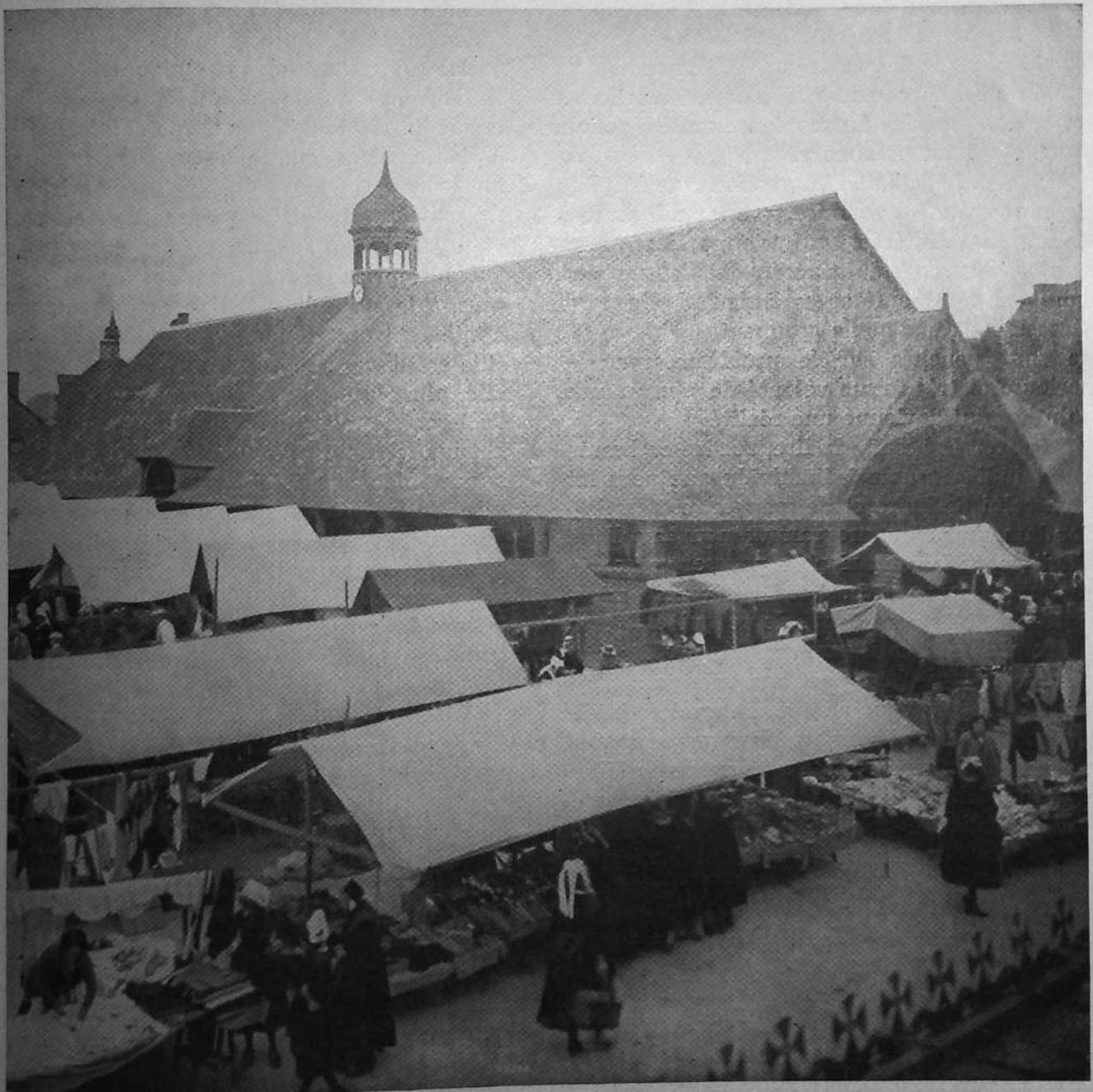
RENNES

# BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS  
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES  
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



Au Faouët un jour de Marché (photo Auclair Melot).

# LE FRONT DU LIVRE

LA campagne en faveur du livre se poursuit avec une logique et une vaillance dont on doit se féliciter et se réjouir. Si, comme on peut l'espérer, elle donne tous ses fruits, la lecture retrouvera la place honorable qui lui revient dans les loisirs appelés à rendre moins fastidieux le repos que les circonstances sociales imposent.

Par contre, si le livre demeure à l'abandon, les forces spirituelles de la Nation, déjà menacées par tant d'adversaires, aboutiront à la catastrophe. On semble, jusqu'ici, en haut lieu comme dans les masses, ne s'être pas beaucoup soucié du danger. Sans doute quelques cris d'alarme ont été jetés de-ci de-là. Ils se sont perdus dans le désert, ou, plutôt, dans le brouhaha de l'existence sporadiquement fébrile de notre époque. Une harmonieuse unité d'action manquait aux prêcheurs.

On a aujourd'hui l'impression que le plan de propagande s'organise, que les efforts dispersés, les intérêts qui s'opposaient font l'objet d'un constat général, depuis que des hommes comme Georges Duhamel, Bernard Grasset et ceux qu'ils groupent à leur suite, se sont penchés sur le problème avec la sérieuse et très ferme volonté de trouver une solution qui devienne une réalité.

Rénover le besoin de lire, rendre ce besoin aussi indispensable à l'individu que peut lui être celui de boire et de manger, est l'article fondamental d'un programme nouveau. Il ne s'agit cependant en rien de pousser ce besoin jusqu'à l'excès qui consiste à « dévorer » n'importe où, n'importe quoi de ce qui est écrit. Le remède ici serait pire que le mal. Il suffit, comme on fait leur part aux exercices physiques, de faire leur part aux exercices intellectuels et d'envisager, méthodiquement, les moyens et les sujets qui en assureront le libre et fécond développement. C'est en fait toute une éducation à reprendre.

Ecrivains, éditeurs, libraires, ont dès à présent, mission de la diriger en plein accord.

Les premiers se doivent de moins abuser de leur talent, de leur facilité pour publier des œuvres moins nombreuses, mais plus travaillées, plus soutenues.

Les seconds, malgré la hausse du papier et de la main-d'œuvre, auront avantage à limiter leurs tirages, au lieu de les pousser à l'ultime

chiffre, afin d'obtenir des prix de revient proportionnés au nombre d'exemplaires, qui s'avèrent finalement trop élevés, quand, après avoir inondé les devantures de bouquins sans valeur bibliophile, le stock des invendus va au pilon.

Ne voit-on pas couramment des ouvrages d'esprit classique bien édités, bien imprimés, dont le prix de vente est sensiblement inférieur, parfois de plus de moitié, à celui du dernier roman de tel ou tel auteur en vogue, académicien ou en passe de le devenir.

On avait tenté, il y a quelques années, de former des libraires et des commis de librairie qui soient à la hauteur du rôle intellectuel et social qui leur est dévolu. On voulait les sortir de l'ornière où ils restent enlisés depuis le début du siècle, afin qu'ils ne continuent pas à débiter leur marchandise à la façon des bazardeurs vendeurs de bibelots à prix fixes, des épiciers livreurs de paquets de sel ou de café préparés à l'avance.

L'entreprise a été abandonnée, ou à peu près, à la suite d'un timide essai, faute, sans doute, d'avoir donné d'immédiats résultats. Elle est donc à reprendre avec plus de ténacité, plus de mesure et de persévérance dans l'action. Ce n'est pas en un jour que l'on change les habitudes, que l'on remet dans la bonne voie des gens qui ont pris goût aux chemins de traverse. Il faut que réapparaisse, au plus vite, et modernisé, le libraire d'autrefois, celui qui connaissait non seulement les classiques mais les écrivains du jour, qui était à même de renseigner judicieusement l'acheteur, de le conseiller selon ses goûts, de le guider dans ses acquisitions...

Mais en attendant que sonne l'heure attendue, peut-être pourrait-on commencer la campagne sur le terrain régional.

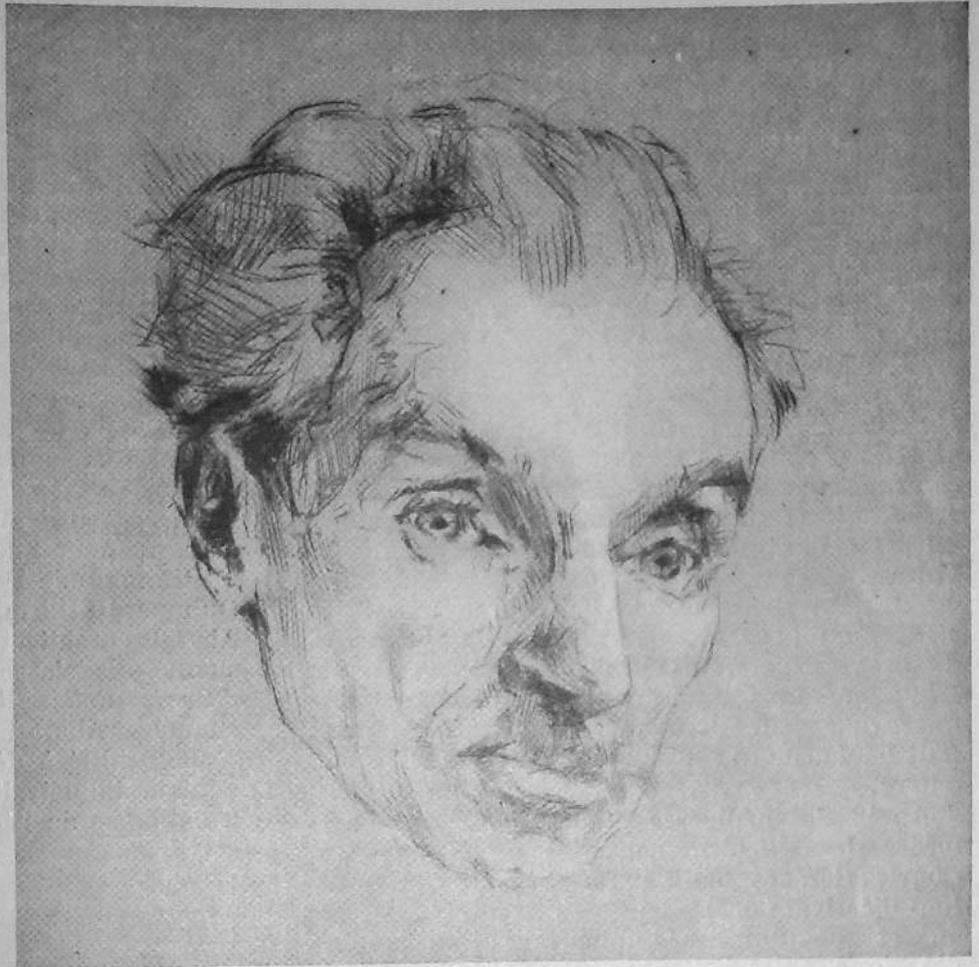
Que nos libraires bretons soient donc vraiment des libraires — il y en a quelques-uns déjà — et que, prenant pour guide le catalogue des ouvrages choisis par M. Giraud-Mangin pour être présentés dans la Salle du Livre du Pavillon de la Bretagne à l'Exposition de 1937, ils essaient de gagner quelques adeptes à une cause qui est celle de tout un pays en même temps que la leur... Peut-être formeront-ils ainsi la première cellule du front du Livre.

O.-L. AUBERT.

# CHARLES GÉNIAUX

CHARLES GÉNIAUX né à Rennes le 12 novembre 1870 est de souche bretonne. Sa famille paternelle fixée à Dol dont elle est peut-être originaire semble avoir eu quelques attaches avec la Normandie tandis que sa famille maternelle, morbihannaise, se rapproche de la Basse-Bretagne. Comme il arrive dans la plupart des familles de la bourgeoisie on néglige son arbre généalogique et passées une ou deux générations, on ignore tout de ses ascendants. C'est ainsi que Charles Géniaux n'a jamais pu démêler la vérité de la légende en ce qui concernait les origines des Géniaux : l'ancêtre aurait été un bâtard de Jacques Stuart qui, pendant son exil dans la région de Dol séduisit la nièce de son chapelain; l'enfant né de ses royales amours eut été appelé Le Guen, ce qui en breton signifie « Le Blanc », c'est-à-dire, sans nom. Le Guen serait devenu Gwennie, puis Géniaux, l'accent aigu n'ayant été ajouté sur les registres de l'état civil que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette origine, très probablement fantaisiste et qui avait cours dans sa famille, amusait beaucoup Charles Géniaux; il eût aimé qu'elle fût vraie, mais sans le moindre goût pour la poussière des archives, il ne prit jamais la peine de faire des recherches. Ces Géniaux ne devaient pas manquer d'allure, violents. Le grand-père, médecin, était républicain; il avait parcouru les rues de Dol en battant du tambour pour annoncer la proclamation de la République en 48. On l'avait surnommé « Peau de Bique » parce qu'il portait pour aller voir ses malades un manteau taillé dans la peau d'une chèvre. Un de ses frères, sans doute mauvaise tête, ou peut-être tout simplement paresseux, rêveur, fut embarqué sur un long courrier. Il mourut au cours d'une traversée et l'on renvoya à la famille la malle recouverte de poils de vache que Charles Géniaux avait héritée et qui lui servit lors de ses premiers voyages.

Son père avait un caractère violent et une grande intelligence; brillant élève au collège de Dinan, il remporta le premier prix au Concours Général et se destina à la médecine militaire. Envoyé en garnison à Rennes il se maria avec



Charles Géniaux (eau-forte de Jean-Jules Dufour).

Mlle Emma Bourdonnay. La famille Bourdonnay du Clésie était originaire de Bourgogne : elle était venue s'établir à Pontivy au XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle — l'histoire ne dit pas à quelle occasion — à l'instigation des ducs de Rohan qui possédaient dans cette ville un château fort. Au XVIII<sup>e</sup> siècle un Vincent Bourdonnay était alloué au juge-doyen de la Sénéchaussée de Pontivy; une de ses filles épouse Jacques Chauvet, avocat au Parlement; une autre, Guyenne, noble maître Favrot de Kerbrech, avocat. La branche des Bourdonnay dont devait naître Charles Géniaux, afin de mieux affirmer ses sentiments républicains, supprima le, cependant bien modeste, du Clésie.

L'alliance d'un Bourdonnay avec une Burgault devait renforcer le républicanisme de ces hommes de loi. Les Burgault, ou Bourgault, étaient sortis de Lamballe; on retrouve leurs traces sur les registres paroissiaux dès les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. L'un d'eux, Jean, s'installa à Lorient comme armateur. Acquis à la Révolution ses bateaux servirent probablement à convoyer les Bleus de l'armée de Hoche; l'on prétendait que pour se venger les Chouans enlevèrent sa femme sur un vaisseau mais que ce mari au tempérament de corsaire livra en pleine mer un combat

aux ravisseurs. L'armateur rentré en possession de sa femme s'empresse, lui aussi, d'acquiescer aux environs de Muzillac le château de Penmur qui avait naguère appartenu aux ducs de Bretagne et dont il restait encore quelques imposantes ruines féodales se dressant au-dessus d'un magnifique étang entouré de collines de schiste violacé, couvertes de pins tourmentés par le vent de mer.

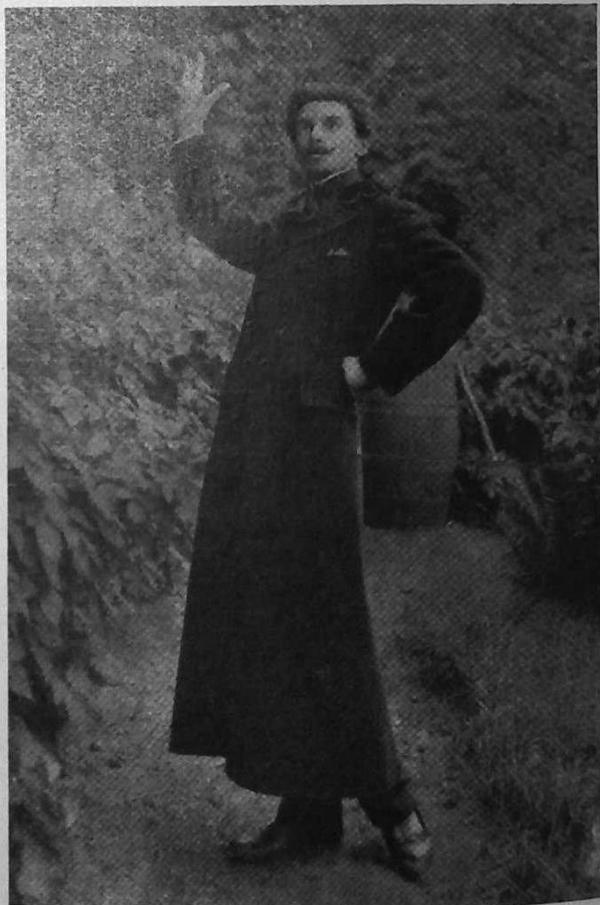
Quelques membres de la famille Burgault s'unirent à de petits nobles morbihannais comme ce de Scize, fervent royaliste qui joua un certain rôle pendant les guerres de la chouannerie. Le grand oncle, Emile Burgault, fut une des grandes figures de la République en Bretagne. Cet ancien avoué, maire de Vannes, partageait son temps entre les soins qu'il donnait à la Mairie et sa propriété de Penmur. Journaliste, il a professé dans ses articles et mis en pratique la pure doctrine républicaine comme elle se concevait... sous l'Empire. Sa probité dut être au-dessus de tout soupçon car ses ennemis eux-mêmes l'estimaient. Les artistes se montrent pour lui moins indulgents et lui reprochent d'avoir « embelli » et modernisé Vannes et fait bâtir un Hôtel de Ville de style « Troisième République » bien ennuyeux. Cette vieille famille bretonne amie des « lumières » et du progrès n'était pas traditionaliste et Charles Géniaux, enfant, n'y a jamais respiré cette atmosphère de « vieille Bretagne » qui, plus tard, devait tant le charmer et lui inspirer une partie de son œuvre.

Après de médiocres études dans les divers lycées des villes où son père tenait garnison, Charles Géniaux sentit s'affirmer en lui une vocation d'écrivain éclore en Corse lorsqu'il avait dix ans et quelques années plus tard sous le soleil d'Afrique. C'est à Rennes où il habitait depuis son retour d'Alger qu'il eut l'idée de fonder une revue bretonne illustrée.

« Après de patientes études qui m'avaient valu d'être promu l'aiglon d'une société de photographie que j'avais fondée, je commençai à produire des collographies, ce genre d'impression qui a fait la fortune des cartes postales. J'avais donc le moyen d'illustrer une publication. Eh bien ! s'il le fallait, je serais directeur, imprimeur, ouvrier, expéditionnaire et collaborateur Protée de ma publication. Une foi immense me soulevait. J'estimais que l'Armorique attendait de moi la bonne parole. Je m'en ouvris à un vieil et vénéré ami, l'historien Bertrand Robidou. C'était un journaliste à la mode de 1848, c'est-à-dire un enthousiaste. Nous nous associâmes encore un professeur d'anglais, P. de Gravelle, qui assumait la tâche de rédacteur en chef. Un employé de préfecture, Esquieu, devint secrétaire. Notre comité de lecture se renforça encore de Barbe-Blanche, un archéologue riche en souvenirs. Le directeur de *Bretagne-Revue* avait dix ans de moins que son rédacteur et son secrétaire, et quarante et cinquante années le séparaient des membres de son comité de lecture. Aussi, à la première réunion, le blanc-bec de directeur, abîmé de respect devant les barbes fluviales de ses collaborateurs, se soumit à toutes leurs décisions. Le peintre Chaillou nous peignit à l'huile une couverture. Ce carton

représentait un gars chevauchant un bidet de Corlay et tenant l'étendard de Bretagne sur lequel on lisait en caractères massifs : *Bretagne-Revue*. Dans un cartouche carré que de mauvaises herbes envahissaient on inscrivit les noms du directeur et du rédacteur et : Rennes-Paris. Enfin le fascicule allait paraître ! Des placards rouges l'annoncèrent dans les librairies. Une centaine de personnes s'abonnèrent ; nous tirions à cinq cents exemplaires. »

Afin d'alimenter sa revue de clichés et d'articles, Charles Géniaux, dès qu'il avait économisé une petite somme partait, carnet en poche, lourd appareil photographique au dos. Il rapportait de ses randonnées une vision nouvelle de la Bretagne ; il sentait, d'instinct, que le domaine qui lui était réservé n'était point la Basse-Bretagne où commençaient de s'illustrer *Le Braz* et *Le Goffic* mais le pays gallot. Il découvrit Rochefort-en-Terre qui servit de cadre à son premier roman, *La Cité de Mort*, et qu'il devait plus tard habiter. Ce fut au cours de ses vacances à Billiers que naquit Joseph Goulet qui devait devenir « L'Homme de Peine ». Au cours d'un séjour à Quimper, il fut mis en relations avec le chanoine Abgrall, architecte diocésain, archéologue passionné. Ils s'associèrent pour éditer *Le Livre d'Or des Eglises de Bretagne*, publication dont le chanoine Abgrall écrivait le texte savant, mais d'une aridité à décourager les lecteurs ; Charles Géniaux l'illustrait de photogravures et assumait les charges de l'édition. Au métier de directeur



Charles Géniaux en chansonnier de Montmartre, lors de la tournée qu'il entreprit avec ses camarades rennais à travers la Bretagne.

de revue Charles Géniaux ajouta celui de chansonnier : il fonda avec quelques camarades « La Compagnie de la Chauve-Souris » qui ne l'enrichit pas davantage.

Charles Géniaux se désintéressait de sa revue moribonde; il s'essayait à écrire pour d'autres revues que la sienne. Fortement influencé par Zola et Maupassant, ses nouvelles étaient un mélange de naturisme et de réalisme, mais le lyrisme en débordait. A cette époque, seuls, les humbles lui semblaient matière d'art. Sa première nouvelle, *Le Béquillard*, écrite vers sa vingtième année, contient déjà en germe Joseph Goulot, ce type qu'il portera en lui pendant des années.

En octobre 1898 Charles Géniaux s'était enfin décidé à quitter définitivement Rennes. La première lettre que je reçus de lui n'exprimait pas l'enthousiasme :

« Je suis à Paris depuis quinze jours. Singulière et douloureuse impression pour un provincial attaché à sa Bretagne. Il faut une accoutumance pour jouir de la capitale. Je mène une vie retirée et sevrée de théâtre et de distractions. Par ailleurs je tente des démarches pour trouver des éditeurs. Mais les préambules pénibles ne laissent pas de me fatiguer. Rarement, dans la vie, je me suis trouvé l'esprit en pareil désarroi. Avant de commencer cette vie nouvelle, je ne sais que décider, je crains les aventures, j'ai peur de m'engager dans une fausse voie. »

★★

Si les débutants des lettres péchent d'ordinaire par excès d'orgueil, Charles Géniaux a souffert d'un excès d'humilité. Pour l'instant, il se contentait du titre assez vague de publiciste. Puisqu'il avait la chance de posséder avec la photographie un métier, et que la vogue des articles illustrés commençait, il entendait bien s'en servir le plus possible. Quelques succès l'encouragent : des revues anglaises et allemandes lui prennent des articles illustrés sur la Bretagne ou des sujets « bien parisiens ».

Ce premier hiver dans la capitale lui vaut une grave pleurésie. Avec le printemps la santé lui revient et aussi le désir de partir en Bretagne, « chercher le calme nécessaire à l'accomplissement des bons travaux ».

« Je suis trop un sensitif pour être un bon lutteur : cela m'étreint de produire ma marchandise et quelle lutte pourtant sera ma vie! Je n'aurai pas de répit puisque de mon effort heureux dépendra mon existence matérielle. Mais, tant pis, cela est plus noble que de végéter en une situation sûre! J'aime vivre libre et pauvre s'il le faut. Oh! combien je voudrais tripler d'airain mon pauvre cœur pour l'empêcher de trop se meurtrir aux déboires du chemin... car je ne



Charles Géniaux à Carnac en Septembre 1908.  
De gauche à droite : Mmes la Duchesse de Rohan et Judith Gauthier, MM. Ferdinand Bac et Charles Géniaux.

fais qu'ascensionner la dure route de l'art... et puis, lorsqu'on est en haut, on meurt!

« Il faut que mon prochain séjour en Bretagne m'inspire et que j'en revienne avec des études vraies. Jusqu'ici comme Theuriet et la plupart, j'ai donné dans le sentimentalisme à la George Sand. C'est faux! L'observation et ma vision plus exercée me montrent l'erreur : ou bien peindre des bêtes humaines ou des bergers d'Arcadie. Ni l'un ni l'autre! Il y a un milieu, l'âme simple, et je veux la chercher. »

Malgré un travail de forcené et une imagination toujours fertile à trouver des sujets d'articles, la vie était bien difficile pour notre ménage d'autant plus que chaque hiver la maladie retenait Charles Géniaux au lit. Malgré tant d'interruptions, de travaux divers, de nombreux sacrifices au bas métier, le roman de la petite ville commencé avant notre mariage et enrichi d'apports nouveaux était enfin terminé.

Après avoir été refusé par *Le Mercure de France* comme trop feuilletonnesque? (le lecteur n'avait dû lire que la dernière page du manuscrit qui, détachée de l'ensemble, pouvait prêter à confusion car ce roman tient plus du poème en prose que du feuilleton) et par Calmann-Lévy comme trop subversif, *La Cité de Mort* fut acceptée par M. Eugène Fasquelle qui en feuilletant les premières pages du manuscrit avait immédiatement reconnu dans ce débutant un véritable tempérament d'écrivain.

Mais ce fut *L'Homme de Peine* qui attira sur lui l'attention de la critique et qui lui valut à la place du prix Goncourt que plusieurs académiciens lui avaient promis, la Bourse Nationale de Littérature.

★★

Chaque printemps Charles Géniaux quittait avec hâte Paris pour se replonger dans son Morbihan. Nous avons trouvé près de Josselin la maison de nos rêves : un modeste manoir, La Ville-Moysan, humide et pleine de charme malgré le chemin boueux qui en rendait l'accès difficile et dans lequel la bonne Duchesse de Rohan



Charles et Claire Géniaux dans leur maison de Cagnes.

n'hésitait pas à s'engager à pied lorsque son cocher refusait de l'y conduire!...

C'est pendant ces séjours à La Ville-Moysan dont Charles Géniaux s'échappait souvent pour courir le Morbihan et revoir la mer qu'il écrivit *Les Forces de la Vie*, cette grande fresque où s'affrontent le passé poétique symbolisé par la vieille Bretagne et le présent utilitaire. Il découvrit dans la région de Plumélec qu'il affectionnait tout particulièrement les types qui lui ont servi pour *Mes Voisins de Campagne*, ces humbles héros qu'il a compris, aimés, exaltés. Ce livre qui devrait être considéré comme l'un des plus grands hommages rendus à l'âme bretonne, ne semble pas avoir été compris des Bretons alors que les lecteurs de *La Revue de Paris* où il parut d'abord l'avaient trouvé remarquable.

*Les Voisins de Campagne* ne connurent pas le succès de *L'Océan* écrit aussi pendant un automne à La Ville-Moysan et dont Charles Le Goffic a pu dire dans un admirable article tout vibrant d'enthousiasme et d'amitié : « Depuis Michelet, on n'a rien écrit de si beau sur la mer. C'est la symphonie du Large. Toutes les orgues de l'Atlantique y ronflent. Il y passe je ne sais quel souffle âcre de tempête, de saumure, d'eau-de-vie, de rut et d'héroïsme; l'Océan y est évoqué, saisi à l'état de force vierge, indomptée et vivante... Géniaux, lui, n'a voulu affaiblir d'au-

cune épithète l'énorme mot qu'il a donné pour titre à son livre et qui l'emplit tout entier. Mais, comme il fallait que cet écrivain se sentît les épaules solides pour porter le poids d'un pareil titre! »

Obligés de renoncer à La Ville-Moysan nous fîmes construire une petite maison à Rochefort-en-Terre. C'est là que Charles Géniaux entendit parler de l'abbé Bernard et de Mlle de Cohéleac et qu'il eut l'idée d'écrire *La Passion d'Armelle Louanais*.

Les liens qui rattachent Charles Géniaux à la Bretagne mystique sont si puissants que pendant son séjour à Rome en 1911, il s'y sent dépaycé. Comme son ami A. de Châteaubriant le lui écrira quelques semaines plus tard : « Vous étiez comme ces mercenaires cimmériens qui, sous le ciel de Rome ou de Syrie avaient la nostalgie de leurs forêts de chênes et de leur rivage brumeux. » Il se sent alors profondément gothique, barbare, armoricain!

Pendant le premier hiver qu'il passe à Cagnes, c'est à la Bretagne qu'il songe. Il met au point *La Passion d'Armelle Louanais*. En vain, pour des raisons de santé, l'écrivain renonce-t-il à vivre en Bretagne : il l'emporte partout avec lui : elle n'est point collée à sa peau comme la tunique de Nessus, elle forme avec sa tristesse, sa hantise de la mort, son aspiration vers l'au-delà son âme la plus secrète. Il aura beau écrire des romans se passant dans le Midi, mettre en scène des Languedociens et des Provençaux, c'est toujours avec son âme celtique qu'il les écrira. Lorsque *Les Cœurs gravitent* parurent, certains critiques peu ferrés sur la géographie reconnurent dans ce roman une inspiration bretonne. Peu de romans modernes ont touché autant leurs lecteurs que *La Passion d'Armelle Louanais* : confrères, lettrés, femmes peu cultivées. Cependant ce livre ne connut pas les gros tirages et sa fortune fut surtout spirituelle.

★  
★★

Robert de la Sizeranne rencontré au château de Josselin lui écrivait : « Je viens de lire *Armelle Louanais* et je tiens à vous dire la profonde impression que ce roman me laisse. Vous avez donné un sens et une vie intérieure à ces mornes villages, à ces églises à demi-enterrées, à ces cimetières, à ces silhouettes encapuchonnées que j'ai tant de fois observés du point de vue purement esthétique, avec les curiosités et le regret de tout ce qu'ils contenaient de mystère humain. Et vous leur avez donné le sens qui convenait le mieux et la vie qui, le mieux, s'accordait avec les formes rudes, quasi monochromes et désolées de ce pays. Il n'y a pas de drame au monde qui ressemblât davantage à cette pauvre, étroite et fidèle Bretagne, que le drame d'un amour mystique, refoulé dans le secret de deux âmes par le poids des préjugés, des jalousies, des ignorances, des terreurs et de la gravitation universelle en un mot. Nulle part, non plus, on ne sent autant d'élan vers la vie d'outre-tombe, vers « le ciel où l'on n'aura « plus peur de trop aimer!... » selon le mot admi-

rable d'une théologienne catholique, et qui pourrait servir d'épigraphe à *Armelle Louanais*. »

René Boylesve rencontré à Nice chez Ferdinand Bac lui écrivait : « C'est un beau livre. Peut-être savez-vous combien j'aime la passion ardente qui ne se traduit ni par des gestes ni par des verbes extraordinaires. Ce livre est fait pour moi. J'en sais peu de plus sobres et j'ai envie de dire : de plus muets, en même temps que de plus émouvants. L'émotion est ici du cœur, mais elle est à la fois de l'esprit, et c'est, entre autres choses, ce qui en fait la qualité. L'amour y est rendu avec intensité, à travers des chuchotements et des signes imperceptibles qui le centuplent à mon avis; mais le drame m'émerveille. Quel réquisitoire terrible sous les apparences d'une impeccable forme. Quel frémissement constant sous un épiderme si uni! Un pittoresque qui est bien à vous semble occuper le premier plan et doit demeurer principal pour beaucoup. Vous le soignez avec une complaisance raffinée. Mais pour moi il n'est qu'une magnifique carnation de peau et je ne cesse pas sous vos tableaux remarquables et même saisissants, de sentir non seulement la vie, mais une vie complète : cérébrale, sentimentale, sensuelle.

« Vous en ai-je dit assez pour vous prouver que je vous dis vrai en vous remerciant du plaisir que vous m'avez fait. »

★ ★

Dans une chronique de *La Revue Bleue*, M. Lucien Maury écrivait : « M. Charles Géniaux est un écrivain du caractère le plus noble, qui a connu bien des heures mauvaises, bien des années d'injuste obscurité, bien des épreuves matérielles et morales, et qui les a surmontées à force de patience, de foi et de travail. Il faut estimer en lui un de ces rares hommes au sujet duquel le mot « arriver » se dépouille de toute laideur. » Et après avoir rapidement analysé *Armelle Louanais*, M. L. Lucien Maury concluait : « Et ce sont les éléments d'un vaste poème en prose à la fois morne et ardent qui atteint, par endroits, à la perfection du style et du sentiment. Vous en serez reconnaissants à Charles Géniaux, fils de France, imbu des vraies traditions de France, en dehors de tout procédé, écrivain loyal, qui a pour force essentielle sa conviction et qui, selon le vieil adage, « fait pleurer et pour cela commence par « pleurer lui-même ».

Charles Géniaux avait adressé à Mme Noémie Renan un exemplaire de *La Passion d'Armelle Louanais* qui porte en exergue cette pensée de Renan : « Les plus grands saints sont les saints inconnus, et Dieu garde le secret des plus hauts mérites qui aient ennobli un être moral. » Elle voulut bien l'en remercier :

« Je suis infiniment sensible à l'envoi de votre œuvre et à la dédicace qui l'accompagne, bien précieuse pour mon cœur de fille passionnément attachée à la grande figure de mon père bien-aimé. J'avais lu et goûté dans votre livre si profond une vraie psychologie de nos milieux bretons si souvent dépeints en superficie et j'avais

souvent été émue du sentiment intense et contenu qui se dégage de ces pages. Je relirai votre livre, Monsieur, parce qu'il est vraiment plein de force et qu'il fait réfléchir sur cette pauvre âme humaine en ce moment si déchirée et cependant si semblable à elle-même. Que vous avez raison d'écrire avec méditation et profondeur. Ces œuvres-là seules consolent et restent. »

En septembre 1930, Charles Géniaux revint pour la dernière fois dans ce Billiers de son enfance qu'il affectionnait tout particulièrement. Les dernières pages qu'il donna à ce moment-là à *La Revue des Deux-Mondes* furent consacrées au calvaire de Guehenno. Ce fut son adieu à la Bretagne et à sa mère qu'il réunit dans une suprême étreinte.

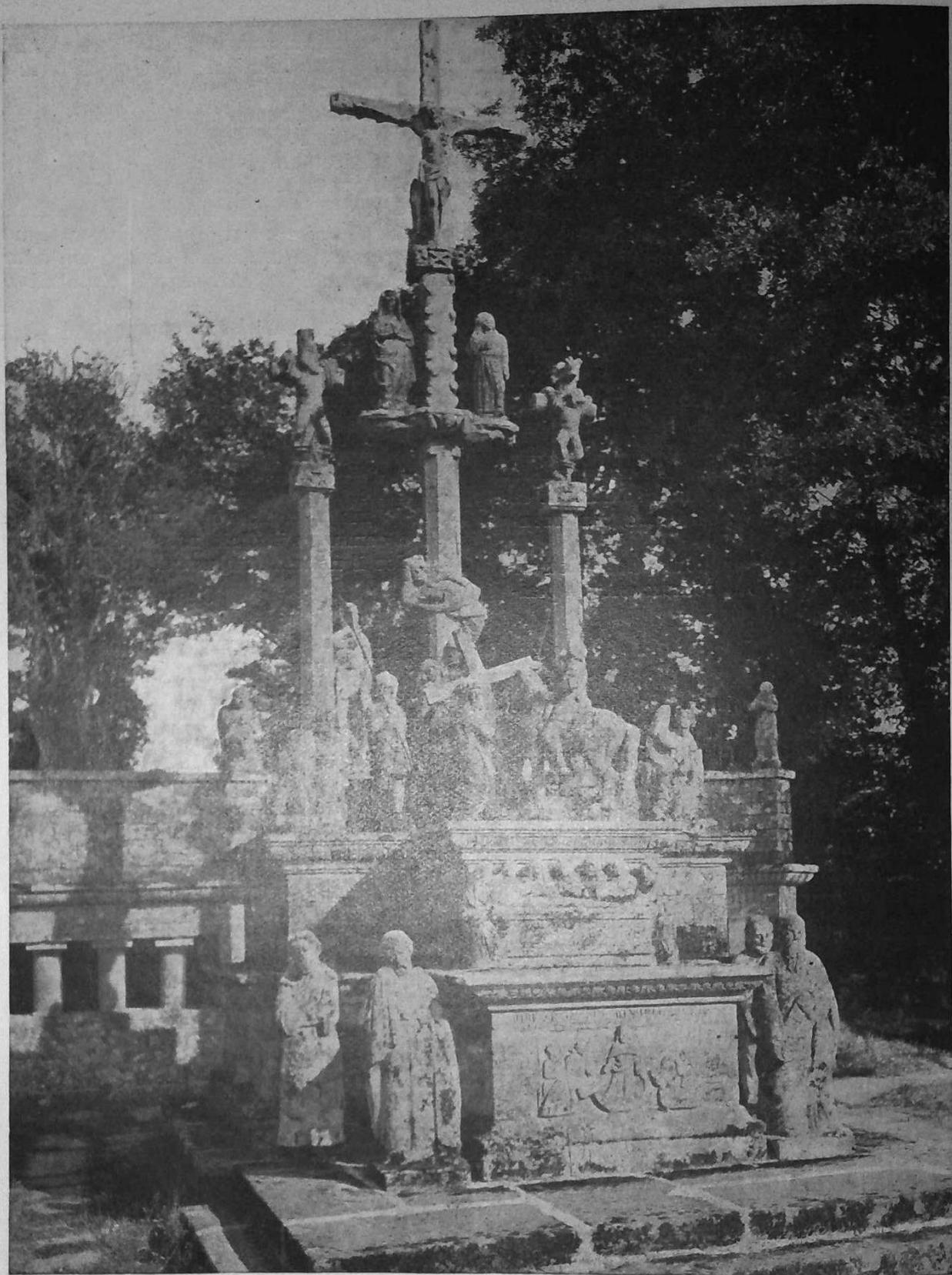
Le matin du départ, sur l'instant de quitter Billiers il nous sembla que le jour ne se lèverait pas tant le ciel était noir et chargé de nuages qui commençaient à cracher la pluie. On eut dit que la Bretagne pleurait celui qui l'avait si bien comprise dans son âme profonde! Quelques mois après il mourait à Cagnes après des années de souffrances. Toute sa vie n'avait été qu'une lutte avec la maladie. La vie l'avait consumé de son feu : comme s'il était passé par le bûcher de l'hindou il ne restait plus que de la cendre!

Claire-Charles GÉNIAUX.

Les œuvres de Charles Géniaux : *La Cité de Mort*, *L'Homme de peine*, *Les Forces de la Vie*, *Mes Voisins de campagne*, *La Bretagne vivante*, *L'Océan*, *La Passion d'Armelle Louanais*, *Les Vautours*, *Les Cœurs gravitent*, *La Famille Mersal*, *Le Calvaire de Guehenno*. Charles Géniaux a publié en outre plusieurs ouvrages en collaboration avec Mme Claire-Charles Géniaux, notamment *Les Musulmanes*. Il laisse de nombreux inédits, d'où sont extraites les pages qui suivent.

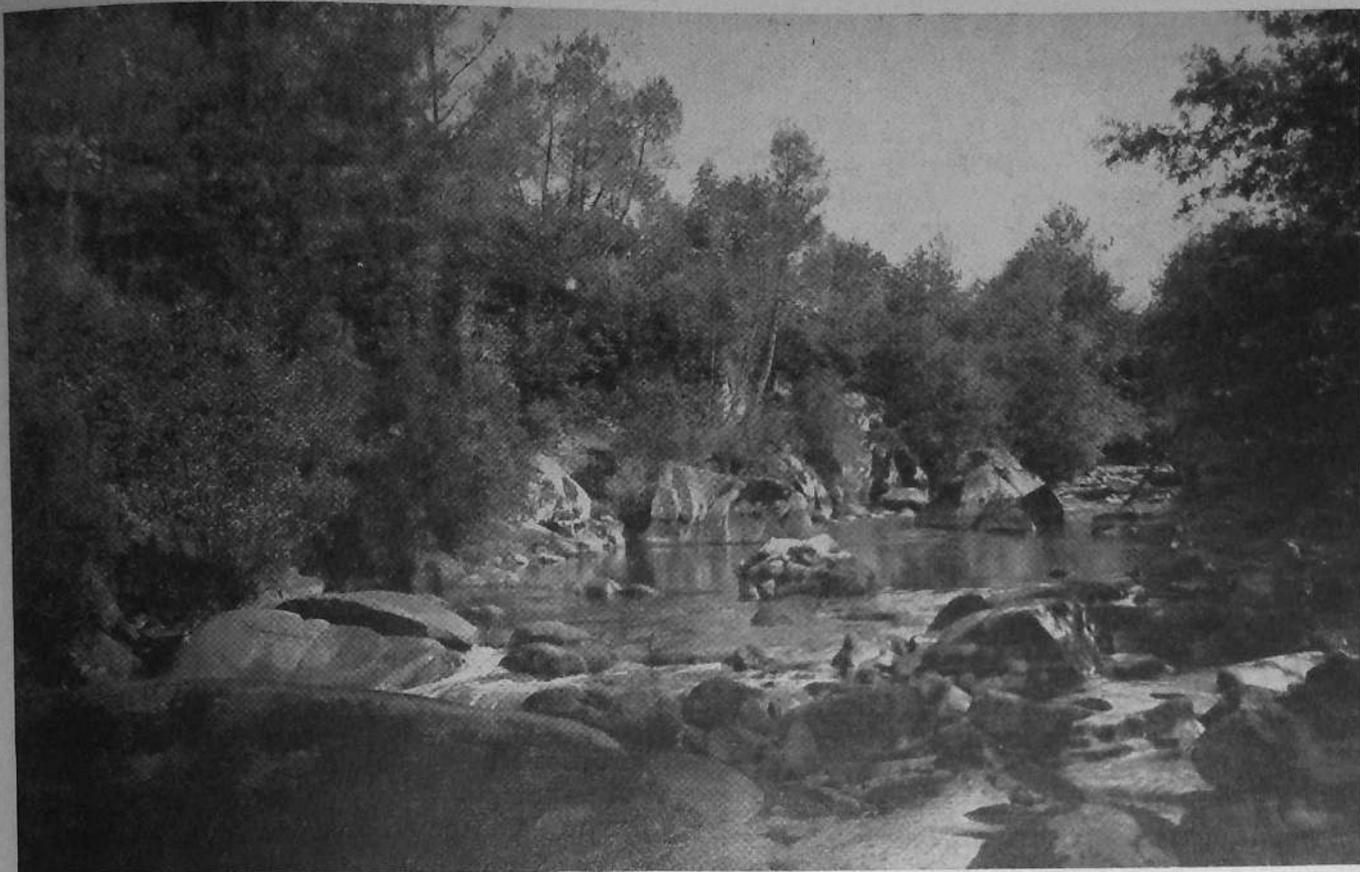


Médaille en bronze dû au graveur Abel Lafleur, posé sur la maison maternelle de Claire Géniaux à Villefranche de Rouerge et où il écrivit « *La Famille Mersal* » et « *Les Cœurs gravitent* ».



Le Calvaire de Guéhenno (photo Andrée Melot.)

...Les personnages de granit au bas du massif sont chaudement drapés par des mousses orangées, grenat et vertes ; sous l'action des pluies et des sels de l'air, leur pierre a pris l'apparence moëlleuse du velours...  
(Charles Géniaux.)



Les Roches du Diable à Locunolé, proche du Fauët (photo Auclair Melot).

# EN MORBIHAN

Pages inédites de Charles Géniaux

## I

### Au cœur de l'Argoët

DEPUIS trois jours les roulements du tonnerre trouvaient des échos dans la vaste campagne morbihannaise. Quelquefois le vent semblait emporter les grondements vers la ville de Vannes aperçue à l'horizon. Parfois aussi l'orage résonnait tout à la fois sur la terre et sur l'océan et l'on eût dit alors la bataille de deux armées. Les éclairs se ruaient hors du firmament et tombaient sur les moissons presque mûres en les éblouissant. Au noble fracas du tonnerre se mêlait le clapotement des averses sur la terre boueuse.

L'épouvante planait dans l'espace. Les éléments en anarchie luttèrent avec une puissance qui annihilait toute résistance humaine. Tapis dans leurs chaumières, les paysans considéraient le ciel omnipotent d'où la foudre s'élançait tour à tour sur la flèche de l'église de Coatmeur, la tour du château de Kerhilio

et les arbres les plus hauts. Les yeux remontaient avec crainte vers les nuages et clignaient lorsqu'une décharge plus épouvantable s'abattait avec le déchirement d'un obus.

Vers le soir de ce troisième jour, une détonation sembla faire éclater les nuées en morceaux et la grêle fusilla les céréales. Un cri de douleur s'éleva dans les fermes. Malgré l'orage, des cultivateurs sortirent de leurs maisons et ils demeurèrent, tête nue, bras levés, cherchant au ciel le motif de tant de colère. Les femmes agenouillées à même la terre battue gémissaient :

— Nous sommes ruinés ! Nous sommes perdus !

Les enfants pleuraient, se bouscullaient ou riaient suivant leurs dispositions.

Dans les clochers de Coatmeur, de la Ville Roncin, de Billio, de Néril, les curés faisaient sonner les cloches.

Cependant une éclaircie s'ouvrit à l'occident et dans la nuée sulfureuse et bientôt le soleil surgit par cette blessure. Ses rayons ruis-

laient magnifiquement avec la pluie et avec la grêle : la campagne semblait sangloter et rire tout à la fois.

Les paysans couraient déjà vers leurs moissons. Les seigles bruns et les avoines blondes, renversés, cassés, emmêlés, portaient aux barbes de leurs épis des millions de gouttelettes traversées par la lumière. Ces champs de carnage émerveillaient; chaque grain d'eau devenait un diamant et les récoltes ravagées étincelaient pour la joie des yeux. Les hommes serraient leurs poings, gémissaient, sacraient et s'appelaient. De loin, ces bandes de malheureux semblaient des feuilles mortes poussées de champ en champ par les derniers coups de vent. Tantôt ils s'abattaient les genoux dans la boue et tantôt ils se relevaient quand des plaintes plus vives les attiraient vers le spectacle d'un désastre plus grand.

Au loin, sur la mer, les dernières rumeurs du tonnerre évoquaient des rugissements et l'imagination voyait dans les nuages fauves des formes de lions.

Je remontais la grée schisteuse qui me ramenait vers ma maison. L'idée que tout n'est que conflit, et que la nature et les hommes sont des malades qui se tournent et se retournent sans cesse sur un lit de douleur s'obstinait en moi. Aucun équilibre n'existe dans la matière et les éléments. Pour trouver une harmonie stable il faudrait la chercher hors des sens.

Cependant une volonté secrète se dégageait de ces landes dont les stylets dressés jusqu'au fond de l'horizon semblaient s'opposer au bouleversement de ce sol millénaire. Vers le village de Coatmeur, sur tous les talus, des chênes émondés se dressaient comme des massues, d'énormes casse-têtes et les aiguilles de schiste crevant le sol sciaient le firmament gris de leurs dents aiguës. Cette nature rugueuse, hargneuse, avait formé à son image des Bretons âpres, noueux, hostiles à une civilisation qui eût voulu faire d'eux des Normands engraisés parmi des prés débordant de sève. Les petites vaches pie et les petits hannes à visage pierreux que je vois trotter devant moi sont réellement issus du granit et défient, autant que le pays même, un affadissement de leurs contours. Les collines décharnées montraient leurs os entre les bruyères et affirmaient que leurs aspects millénaires ne pouvaient pas être modifiés car il y avait tant de pauvreté en elles que les socs se fussent brisés sans trouver jamais de la terre dans leur profondeur. Tout ce Morbihan me paraissait en révolte contre les lois du progrès. Ses valonnements rocheux se moquaient des alignements et, dans les bas-fonds, des châta-

gneraies poussaient en tumulte sans souci du bel ordre.

Soudain, parvenu au sommet d'une grée, je m'arrêtai. Mon Armorique, ma terre, celle pour laquelle j'avais abandonné les satisfactions intellectuelles de Paris, s'étendait à mes pieds, du cœur du Morbihan jusqu'à son golfe. Je la contemplais, je la tenais, cette petite patrie qui, d'ordinaire, se dérobaient dans ses vallons sinueux et refusait de se livrer tout entière au regard du passant.

Au-dessous de moi les vallons sont emplis d'eau. Ces étangs forment une suite de miroirs ovales bordés par des caps touffus de chênes et de saules que la glace immobile des eaux double. Sur ces étraves granitiques les frondaisons paraissent des chevelures formidables qui s'embrasent au soleil placé derrière elles et se détachent sur les sombres pentes boisées de pins. Tout le pays semble ainsi soulevé, haletant, hors de lui.

En cette minute je sens que je suis devenu la conscience de ce Morbihan et suis entré en communication avec ce pays par mon corps formé de sa poussière.

Le chemin qui me ramenait à la maison était bordé de chênes têtards. Déjà l'ombre se recueillait dans cette voie paisible et les arbres semblaient se toucher de la tête comme pour dormir enfin après trois jours et trois nuits de déchaînement. Au bout de ce sentier le manoir où j'allais vivre désormais m'apparut. Sa large porte cintrée verdie par des mousses en peluche était surmontée d'un toit d'ardoises terminé par deux boutons de faïence en belle poterie vernissée. Au milieu du portail une niche moulurée renfermait une vierge en faïence de Quimper, vivement enluminée de vermillon et de bleu.

Je m'avance et la douce physionomie de ce logis m'attendrit. C'était bien là un de ces antiques hébergements nobles où des générations de gentilshommes s'étaient élevées dans l'austérité et l'honneur d'un blason sans histoire. La façade grise avait les rides de la réflexion et les petits carreaux verdâtres songeaient. Les lucarnes un peu déséquilibrées semblaient converser entre elles. Au pignon la tourelle, orgueil de cette construction, dépassait le toit comme pour surveiller les champs et les landes.

En attendant le dîner, devant la baie cintrée de mon cabinet de travail, je considérais l'immensité encore malade, le couchant tout chargé du sang de cette journée de guerre, le village de Coatmeur et ses maisons aux chaumes écrasés jusqu'au sol comme des reins qui redoutent les coups du sort. Bientôt la nuit me déroba les quelques paysans qui

continuaient, tête basse, de gémir devant leurs récoltes dévastées.

Ma lampe allumée j'aperçus contre les murs les bahuts, les armoires et les coffres rustiques dont j'avais meublé cette pièce. Ce rude mobilier fleurait encore son terroir. En le regardant, les chênes centenaires s'évoquaient et aussi ces artisans naïfs à grands chapeaux ornés de rubans de velours qui, dévotement, avaient sculpté sur leurs façades les coqs des villages, les fleurs de prés, les hermines des blasons et ces simples décorations où leur génie paysan excellait. Oui, ces meubles contenaient toute la Bretagne, son roc et sa foi. Quelques-uns portaient encore sur leurs panneaux des traces de coups et la révolution avait gratté des fleurs de lis sur des moulures. Je goûtais la force de ces anciennes menuiseries.

★★

Il me semblait qu'en m'entourant de ces robustes compagnons qui connaissaient la vie des métairies, je m'assurais un entourage de probité obscure, de devoir inconscient. J'avais besoin de ces exemples de création naïve pour donner à ma pensée la puissance des forêts et l'air frais des champs. A cette minute je crus, humblement, que ma valeur personnelle d'écrivain n'était faite que des mérites collectifs de la campagne, de ces meubles, des plantes, des bêtes, des hommes et de tout ce qu'ils avaient créé. Si j'étais venu me poser sur l'âpre sol de mes ancêtres, devant leur océan nostalgique, l'immensité de leurs landes, c'était parce que je reconnaissais que pas une parcelle de mes idées ne m'appartenait véritablement. Tout ce que j'avais exprimé se trouvait dans l'espace. La grande vérité divine échappait encore aux sens des hommes. Les génies n'étaient après tout que des organismes plus perfectionnés qui, placés dans la nature, savaient produire dans l'inconscience un peu de vérité et de beauté inaperçues des foules.

Le génie le plus favorisé était celui qui absorbait la vie totale qui était sur la terre, et le mouvement des vagues et la vitesse des vents et la notion des infinis étoilés. Le jour où mon terroir criera par ma voix, ce jour-là j'aurai des muscles de granit et une âme océanique.



Le Fuye, propriété que Charles Géniaux fit construire à Rochefort-en-Terre et où il écrivit la « Passion d'Armelle Louannais ».

## II

### Dans les marais de Billiers

CE pays développe le sentiment de l'aventure, de l'espace. Devant soi les vastes plaines maritimes coupées par les étiers réfléchissent dans leurs miroirs les nuages en voilure de navire. En haut, en bas, un infini qui aspire. L'imagination réveillée dépasse ces horizons fauves où les villages archaïques de chaumes, de granit et les ormeaux inclinés en parasols surgissent sur les coteaux. Les moulins à vent ajoutent au mouvement de ce paysage qui, dans ses lignes horizontales, n'invite pas au repos mais au départ sur l'océan dont la verdure nostalgique respire tout autour des grèves blondes et porte à la pointe de ses vagues des voiliers.

Cet admirable paysage où tout est simplifié n'appelle pas les peintres de genre, mais les fresquistes. Ici, l'essentiel s'offre aux regards, sans vains détails.

Par cet après-midi de septembre quelques nuées duveteuses flottent au-dessus d'un océan brillant comme un étain. Une rivière sinue à travers les marais salants et les vases des berges miroitent comme des glaces étamées. A gauche, au sommet d'une colline, brillent les petites maisons chaulées d'un village. L'église se dresse au centre comme un vaisseau parmi des barques. Egaillés sur les palus blonds des moutons tête basse au vent, et quelques chevaux noirs, immobiles, les naseaux au sol, semblent en prière. Accroupies, les vaches elles-mêmes paraissent aussi bien ruminer des idées que leur herbe. Sur l'océan quelques navires processionnent sous leurs voiles carrées qui évoquent des bannières se reflétant dans l'eau. L'interminable point

d'orgue d'un flot dont le mouvement ne peut pas plus cesser que la vie de l'univers, résonne dans ce paysage annonciateur de l'infini.

Tout prend ici une signification extraordinaire. Un ormeau penché sur un tertre devient un drame; une maison de granit, une histoire, une vieille barque à voiles rapiécées, un récit d'aventure. Les classes les plus humbles revêtent un aspect dramatique et un mystère plane sur ce vaste panorama. C'est de ce mélange de réalité poignante et de rêve qu'est faite l'âme de cette Bretagne et son charme. Ainsi, au-dessus des grands troupeaux de bœufs soudain, des centaines d'oiseaux d'argent qui reposaient presque entre leurs lourds sabots s'élèvent, montent aux nuages duveteux dont ils ont la fluidité aérienne et l'éclat métallique et s'y dissolvent. Ils sont le symbole des deux Bretagnes : la pesante et l'ailée, la terrestre et la maritime, celle qui ne bouge pas et celle qui s'est toujours élancée vers le ciel et les horizons sans but.

Adossé au dolmen du crapaud dont les lourdes pierres furent dressées il y a des milliers d'années par le souffle de l'esprit à l'extrémité de la pointe de Penlan, je regarde dans cette lumière délicatement voilée par la mousseline des nuées, les petites vagues qui s'étalent sur la grève avec un froufrou de soierie. Au-dessus de la lande aux ajoncs et bruyères d'or et de rose, des alouettes vibrantes s'élèvent en chantant leur bonheur. Les tendresses du ciel et des eaux perlées se conjuguent et l'on pourrait croire à une merveilleuse harmonie entre toutes les créatures. Mais des goélands en chasse, la tête tendue, se laissent tomber verticalement dans le flot avec un cri de guerre. Lorsqu'ils reparaisent, un poisson se tord dans leur bec crochu ; d'une gorgée, ils l'avalent, vivant, en plein ciel. Aus-

sitôt après ils jettent une rauque clameur de satisfaction. Plus loin, mouettes blanches, courlis, funèbres cormorans, guillemets gris montent en hélice, observent et se lancent comme des flèches sur leur proie qu'ils vont saisir sous l'eau. Des noirs marsouins passent en escadrille. Tour à tour leurs têtes, leurs ailerons aigus et leurs queues en couperet sortent de la mer violacée; puis ils plongent, simultanément à la poursuite des maquereaux et mulets éperdus.

Dans les marais, le long des étiers, des chevaux rouges à crinières blanches, sont au repos, stupides, poignants; on les devine harassés, incapables de savoir se reposer pour avoir trop peiné. Avec leurs têtes basses comme trop lourde, ils ont la posture d'esclaves désenchaînés.

Les clochers, moulins, phares, amers, brillent aux derniers rayons du soleil; la bure de la lande s'est changée en un précieux tissu vermeil; les falaises d'or patiné, les caps lointains se fondent dans la mer violette. Les cris d'oiseaux voraces en chasse perpétuelle se font plus amers. Les troupeaux des palus rentrent lentement vers leurs étables au claquement des fouets et aux aboiements des chiens avec la gravité de processionnants.

Des marins retraités se promènent l'un derrière l'autre et, tous les quinze mètres, virent de bord sur un talon et reviennent sur leurs pas et recommencent à l'infini ce va-et-vient dans la palus immense en souvenir de leur navigation.

Je comprends mieux alors combien ce pays dénudé, pauvre, rugueux, âpre, est plus émouvant que les terres riches. Aucune plastique en ses formes : il n'est beau que par la qualité d'âme qu'il exhale, âme forte, aventureuse et pourtant résignée. Par gros temps l'estuaire

l'estuaire de la Vilaine est parcouru de vastes ondulations. Sur les rochers goémoneux d'un brun verdâtre l'écume de la mer qui déferle chassée par le vent, s'accumule comme de la neige entre les blocs de grès et de quartz éboulés des falaises oranger qui paraissent saigner au soleil par toutes les blessures que leur ont faites les tempêtes.

Dans le ciel d'azur pâle on dirait que volent des voilures lacérées. Sur l'horizon un nuage allongé semble la fumée d'un grand paquebot. Sur les crêtes des moulins font des gestes affolés de leurs quatre



Le Pont de Pécheney à Guémené-sur-Scorff (photo Waron).

bras. Un break anglais tangué à la lame avec ses voiles à trois ris et l'on aperçoit un timonier raidi à la barre.

L'océan remué en ses fonds a la couleur des vases près du bord mais, au large, il est comme un champ d'azur labouré de profonds sillons où fleuriraient des herbes à panaches blancs.

Le cimetière de Billiers bordé d'un mur bas entoure l'église. Les maisons du bourg couvertes de chaume, ou aux toits d'ardoises gorge de pigeon, regardent de leurs petites fenêtres voilées de rideaux blancs empesés leurs morts car, dans les bourgs bretons, il s'établit un échange incessant et familier entre les vivants et les trépassés. La tempête agite les mâtures de ces canots ancrés dans la mort pour l'éternité. Des femmes en coiffes blanches ou mouchoirs serrés sous le menton viennent au secours des tombes dont les croix de bois noir sont menacées de chavirer ; elles les redressent comme des mâts. Devant une grille renversée une veuve de pêcheur s'écrie, apitoyée : « Pauvre cher bon homme, faut le secourir ! il ne peut plus défendre sa petite barque ! »

Les tombes les plus humbles de ce cimetière marin recouvertes de sable sont ourlées de coquillages ou de petits galets blancs polis par les vagues. Le clocher chaulé sert d'amer aux pêcheurs et lorsqu'ils rentrent, leurs barques pleines de soles, ils ont les yeux fixés sur lui.

Le soleil se couche dans l'air rasséréné incendiant la haute lande, les palus et la mer que déjà, à l'orient une énorme lune ronde, nacrée comme une coquille perlière, monte dans le ciel mauve au-dessus des vagues violacées et mordorées. Sur l'océan toutes les barques de Pilliers, de Piriac, de la Turbale, de Pénerf labourent les flots et leurs voilures rouges gonflées par le vent du nord s'inclinent toutes sur le même bord. Les clochers, moulins, phares, amers brillent aux derniers rayons du soleil. Toute la lande est devenue d'un vert translucide, d'une luminosité intense. Les troupeaux en stabulation tout le jour dans les marais rentrent lentement vers leurs étables au claquement des fouets des pâtres et aux aboiements des chiens.

Bénoni, le gardien, allume le phare et tire ses rideaux verts et blancs. Son long rayon est lancé à intervalles réguliers comme une flèche



Les salines du Breno dans le Golfe du Morbihan (photo Laurent Nel).

de lumière sur la mer. Le silence nocturne de la campagne laisse mieux entendre la lente et profonde respiration du flot.

### III

## Vannes

VANNES n'est pas de ces cités avantageuses qui, belles filles, découvrent immédiatement leurs appas, surprennent, éblouissent un instant, fatiguent assez vite. Pour chérir Vannes, il faut la découvrir laborieusement. Elle doit moins son charme à la perfection de ses monuments qu'à la beauté toute intérieure qui se dégage de ses pierres verdies par les pluies et à l'atmosphère marine qui la baigne. Quoique bien atteinte par la vie moderne, elle reste encore émouvante. Son visage ancien lui appartient en pleine propriété. Vannes ne ressemble pas du tout à Quimper, Brest ou Saint-Brieuc ni par la couleur, ni par l'esprit.

Du gris précieux des constructions en granit, la vieille ville apparaît au-dessus de ses remparts ; ils s'élèvent des douves aujourd'hui presque entièrement comblées. La rivière, trop réduite, ne laisse plus ces nobles fortifications se mirer en son eau. La grosse tour du Connétable, la poitrine bombée sous son bouclier de pierres, s'avance sur la ligne des remparts avec un air de bravoure. Derrière les bastions qui relient des courtines tapissées de valérianes vineuses, des logis à hauts pignons cuirassés d'ardoises bleues et flanqués de cheminées hautes comme des tours d'où le millepertuis tombe en cascade, paraissent de bons géants avec les gros yeux de leurs fenêtres et leurs portes en plein cintre.

La cathédrale Saint-Pierre est le cœur de Vannes. Cette église surprend davantage par

sa puissance que par sa beauté. Peut-être n'avons-nous pas su construire en Bretagne des églises ogivales parfaites. Un architecte parisien m'affirmait que les maçons bretons avaient été incapables d'édifier un porche symétrique et une rose qui ne fut pas désaxée ou écrasée. Ignorants et fantaisistes, ils ne se souciaient point des lois de la géométrie. Mais l'imperfection même de ces monuments les rend peut-être plus émouvants. On ne peut les oublier parce qu'ils sont plus imprégnés d'humanité dolente que ceux des autres provinces.

Rugueuse, brunâtre, austère, indestructible, la cathédrale évoque une falaise granitique. Les goémons recouvrirent ces rochers appareillés, jadis battus des flots de l'Atlantique. Lorsque je pénètre dans la nef, je crois m'enfoncer dans une grotte marine. Aujourd'hui, un grand vent souffle dans les verrières. Cette rumeur d'infini excite l'imagination. Ne suis-je pas embarqué sur un vaisseau perdu au large ? Quel havre de grâce cherche-t-il à gagner ? Quel est son équipage ? Sont-ce ces missionnaires à longue barbe et aux joues brûlées ? Ils marchent vers le chœur avec une fougue inaccoutumée en Armor. Toutes leurs attitudes

affirment qu'ils coururent les aventures de Dieu. Quelques marins long-courriers en tricot bleu et casquette à ancre accompagnent leurs femmes aux larges coiffes capulet, le visage caressé par les lueurs de leurs évantails gorge de pigeon, scarabée d'or ou coccinelle.

Prosternations poignantes. Ces matelots vont quitter le pays pour un an, deux ans... Reverront-ils leurs familles. Ce n'est pas ici une église-salon mais la maison de secours et de pitié. Dans cette province maritime, devant les risques quotidiens de la vie, on cherche des assurances au ciel.

Deux chanoines se rencontrent près d'une porte : saluts pleins de noblesse. La sérénité communique à leurs visages sans rides la qualité d'un marbre bien poli. Candides avec autorité, aucun doute ne trouble leur quiétude. En passant devant le maître-autel, nouvelle prosternation de ces bons prêtres.

Place Saint-Pierre, les logis à encorbellement sur de gros corbeaux moulurés, au hourdage fortifié de solides membrures de chêne, m'évoquent encore l'océan. Les cornes de ces maisons avec leurs avancées sont comme des proues, des rostres de vieilles frégates. Rien qu'à regarder cette place on devine le Morbihan très proche, ses marées, ses courants, ses vagues. Peut-être les mêmes constructeurs de navires ont-ils charpenté ces hébergements. Comme les vaisseaux de haut bord, « *amate-lottés* » au port, ils présentent leurs pignons sur rue. Malheureusement leurs rez-de-chaussées, jadis en arc ogival ou en plein cintre ont été remaniés ; des boutiques rectangulaires remplacent les anciennes échoppes. Je n'ai jamais compris pourquoi l'on vendait mieux beurre, souliers, parapluies ou chapeaux dans un magasin cubique ?

La place Saint-Pierre est un excellent poste d'observation pour surprendre la vie intime de Vannes. Prêtres, religieuses, paysannes aux bavolets en diadème, se suivent sur les pavés. Quelques femmes de l'autocratie croisent des officiers extrêmement sanglés qui les saluent avec une élégante roideur. Des marins de l'Etat en congé chaloupent sur la chaussée qu'on dirait instable à leurs pieds. Quelques long-courriers, leurs sacs à effets jetés sur l'épaule, suivis de leurs femmes aux costumes archaïques et de leurs enfants, traversent la ville comme des émigrants.

Un étrange mandarin s'arrête devant un immeuble aux encorbellements peinturlurés d'un rose douceâtre de dragée. Les nombreuses fenêtres à petits carreaux verdâtres qui gardent encore une loupe verte dans leur matière éclairent ce logis. En observant ce mandarin je crois avoir sous les yeux le personnage



Le calvaire de Saint-Avé, proche de Vannes.

vivant d'une toile de Jouy fabriquée à l'époque où le port de « l'Orient », dans le voisinage de Vannes, armait les navires de la Compagnie des Indes et recevait soieries et laques du Coromandel. Il porte une barbiche et de molles moustaches tombantes à la Confucius. Ses yeux sont bridés, son teint est d'un jaune d'ambre. Tout à coup, deux bonnes sœurs étoffées comme des catafalques s'avancent, le reconnaissent, se prosternent et le mandarin en soutane les entretient d'une voix gutturale. Ce prétendu Chinois, un Morbihannais exilé aux rives du Houang-Ho ou du Kiang, vient de rencontrer ses sœurs sous la guimpe des Filles de la Sagesse. Ils s'acheminent ensemble par la rue des Chanoines. Jadis, messieurs les prébendés de la Collégiale y avaient leurs appartements.

La cathédrale et son ancien cloître aux arcades rompues qui n'est plus qu'un souvenir, occupe tout un côté de la rue des Chanoines. Un jardin fleuri de roses et de géraniums console les ruines. Les centaines de corneilles nichées dans les combles sonnent de leurs rauques olifants. Leurs clameurs prolongées par les échos du monument s'amplifient tragiquement.

L'aspect de cette rue claustrale est inoubliable. De la cathédrale rugueuse comme un formidable récif rongé par les tempêtes jaillit jusqu'aux nuages la flèche hexagonale flanquée de quatre clochetons. La galerie des cloches est mi-close contre les pluies et les ouragans de la mer si proche. Un peu à droite, des logis à encorbellement d'un brun de goémon, presque farouches, aux toitures du bleu vert de l'Atlantique. Quelques lucarnes à tympan d'un dessin logique, sévère s'ouvrent dans leurs hauts combles. Or, voici qu'un Breton presque centenaire, portant encore le « chupen » et un chapeau de poil bourru aux panes de velours sur son petit crâne de goéland, descend la chaussée appuyé sur ses bâtons. Ses yeux sont de la nuance des herbes dans sa face de crustacé au nez en pince de crabe rejoignant le menton. Ce brave homme aura promené, pendant un siècle, la tradition, et ses pas se seront posés dans les empreintes laissées par les ancêtres. Son passage donne sa valeur symbolique à cette rue claustrale. On conçoit très bien la douceur qu'il peut y avoir à passer une vie sans curiosité mais sans angoisses dans ces demeures quiètes.

Il y a une centaine d'années, un poète qui fut grand quand il ne donna pas dans la sensiblerie à la mode de 1830, Auguste Brizeux, habita la maison qui forme l'angle de la rue des Chanoines et de la venelle à ruisseau médian baptisée de son nom. La maison se



Le dolmen de Croaz ar Guen à Carnac.

trouve en recul de la rue. Une petite cour-jardin défendue par une haute muraille la précède. Le poète habitait une chambre d'où il pouvait apercevoir Saint-Pierre et la venelle terminée par une porte ouvrant dans les fortifications. Un heureux hasard avait placé l'étudiant dans un logis délicieux parfumé par l'encens de la cathédrale. Chaque jour, en cette ruelle, les chants des cloches se mêlent au grave choral des corneilles, à la rumeur océanique, au soupir de vent dans les hauts combles et aux voix des Vannetais se hélant dans leur vieille langue.

#### IV

### Dans le golfe du Morbihan

UN dernier avertissement de la sirène et la « Ville de Vannes » remonte la rivière. Tout au sortir du port, l'ajonc recouvre les falaises. Quelques chênes de noble allure qui rappellent les arbres de Ruysdaël ombragent un vieux manoir de granit argenté. Un humble calvaire de pierre verdâtre marque la croisée de deux sentiers. Sous le ciel d'une douce gri-



Le porche de l'église Saint-Cornely à Carnac.  
(Photo Auclair Melot.)

saille violacée, quelques paysans, tout de noir vêtus, cheminent avec lenteur. Rien ne les presse. Je les bénis de n'avoir pas l'allure effrénée de nos Parisiens. Ces bonnes gens appartiennent encore à une forme du passé que j'aime : loisir et contemplation.

Après l'escale à Conleau, nous dépassons le hameau de Langle et pénétrons brusquement dans le golfe des Venètes qui décrit un cercle presque parfait. Au centre de ce Mor'bihan (petite mer), l'Île-aux-Moines dessine la forme d'une croix ansée. Verte et dorée sous ses landiers et ses genêts et avec ses chaumières de la blancheur des voiles, elle se dresse sur la mer comme un navire pavoisé. Près d'elle, l'îlot de Gavrinis et son tumulus surmonté d'un chêne brisé rappelle aux Armoriciens que leurs ancêtres, dans la nuit des temps, gravèrent sur le granit de sa grotte ténébreuse les signes par lesquels les « voyants » symbolisaient la vie et la mort, signes que l'on retrouve aussi sur les parois rocheuses de l'Atlas et de la Rhodésie...

Les brumes matinales s'étant dissipées, des monstres surgissent. Plantés, accroupis, étalés, dressés, toujours formidables, des dolmens, des menhirs, des galgals, des lichavens, des peulvens se guettent comme à l'affût, et leurs

attitudes pétrifiées dominent le sol et la mer. Ils apparaissent hors de la nuit des âges, aveuglés par la lumière. Sphinx de la préhistoire, ils regardent l'eau et le ciel éternels.

Oui, c'est vraiment ici la terre du souvenir et l'immense champ dolent où, pendant des milliers d'années, les trépassés, attirés par l'océan, cet infini, furent transportés du fond des campagnes vers cette fin des terres. Comment les esprits ne demeureraient-ils pas saisis à la vue de ces alignements de tombes gigantesques, de tertres funéraires et de cénotaphes grandioses où les ancêtres des Armoriciens, ivres d'immortalité, venaient s'embarquer pour les îles bienheureuses qui sont par delà l'Atlantique. D'où viennent-ils? Quel pays a pétri leurs reins formidables? Quel sol les engendra? Quels bras titanesques ont disposé leurs troupeaux monstrueux face à l'océan? Pourquoi se tournent-ils vers l'Occident? Ils signifient la durée, le souvenir, l'indestructibilité de la matière. Leurs faces frustes brillent dans le soleil qui projette sur eux son sang toujours vermeil de jeunesse.

Comment Abélard, père abbé de Saint-Gildas-de-Rhuys, a-t-il pu laisser un si vilain portrait de ce golfe harmonieux et doux. Il écrivait : « J'habite un pays barbare dont la langue m'est inconnue; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces; mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée; mes moines me sont connus pour leurs débauches; ils n'ont d'autre règle que de n'en pas avoir. Les portes de mon abbaye ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux crucifiés. Les cellules sont tapissées de peaux de cerfs. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls au milieu de mes sauvages. »

Sur la « grande terre », du côté de Sarzeau, dans la cour d'une ferme à tourelle et portail solennel, huit paysans et paysannes vêtus de chanvre s'avancent sur l'aire à battre, leurs fléaux à la main. Ils en font tourner les bâtons sur le sarrasin gris comme du gravier étendu sous leurs sabots. Parfois ils s'interrompent et redressent leurs échines. Écoutent-ils la cadence du flot? Lorsqu'ils commencent de frapper, le flux et le reflux ordonnent leur battage à deux temps. Ils chantent. L'océan impose la mesure à leurs chants. Sans hâte, graves et résignés, ils accomplissent leur danse du travail comme un rite, tandis qu'entour d'eux la mer respire, les landes chatoient sous le ciel où les nuées naviguent, toutes blanches, au-dessus des étendards pourprés des bateaux de pêcheurs.

Au bord d'une baie tranquille, un homme pousse un cheval blanc vers la mer. L'animal

s'ébroue dans une écume fleurie. Il rue et ses sabots éclaboussent des arcs en ciel d'eau, tandis que son cavalier, devenu rouge et vert comme un métalloïde au milieu des flammes du couchant, l'oblige à plonger jusqu'au poitrail. Alors le cheval calmé touche des naseaux son image réfléchi et s'embrasse lui-même.

Par les petits chemins de l'île aux Moines, moitié rues, moitié sentiers champêtres où les arbres se mêlent aux maisonnettes antiques, la pluie tombe des feuillées en grosses gouttes. Les murs couleur de vieil argent se confondent avec les troncs d'ormeaux en plomb bosselé, semblerait-il. Le ciel uni est perlé; dans l'air saturé d'eau traînent comme des voiles de tulle à travers lesquels le paysage apparaît : chaumines, gentilshommières, vieilles maisons d'armateurs ornées d'ancres et canons en bornes, jardins fleuris de vieilles filles soigneuses ou de rentiers méticuleux qui débordent les terrasses, et les îles lointaines, Arz sur son plateau de cristal, Ilur, Iluric vieil or, Berder grise. On ne sait plus si on les voit ou si l'on s'en souvient? C'est comme un rêve de paysage, dans une atmosphère d'autrefois. Il faut que je mette mes mains sous les gouttes des frondaisons et que j'en sois mouillé pour me rendre compte que je vois en réalité le paysage.

L'église s'érige sur une terrasse au-dessus d'un pré en pente qui descend vers le golfe. Tout autour de ce bâtiment du XVII<sup>e</sup> siècle, chaulé, sans style, mais net, propre, respectable, de grands ormeaux sont plantés et l'enveloppent d'ombre verte.

Le vent de mer, toujours, fait chanter les feuillées. Au-dessous, des acacias et des hauts peupliers se silhouettent sur l'eau bleu de lin bordée par des terres vieil or. Tableaux de primitifs, enluminures à l'azur et aux coquilles d'argent et d'or.

La nef de l'église rappelle un grand roof de transatlantique éclairé par les hublots des fenêtres. Et c'est bien en effet un vaisseau naviguant éternellement vers le paradis fantôme qu'on cherche toujours et qu'on n'atteint jamais.

Vers l'est, au-dessus des îles d'immenses cumulus prennent feu aux rayons qui leur parviennent du couchant et ces nobles flammes roses panachées glissent sur les îlots vieil or posés sur l'eau d'un bleu de soie fanée. Les îlots minuscules plantés de sapins en parasols font rêver de Vendredi et de Robinson Crusé pour rire; ces îlots du septentrion évoquent les mers australes.

Une barque de pêche s'avance dans la lumière rouge du couchant, avec sa voile couleur d'argile et ses cinq marins en ciré du

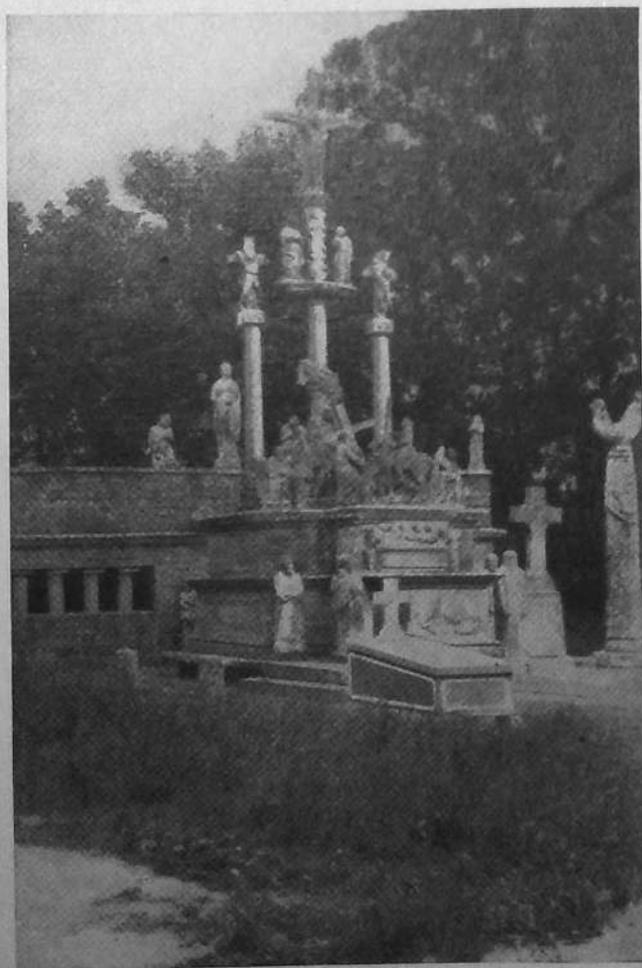
même ton qui se dressent comme des statues de terre. Ils sont faits de poussière humaine, de limon et courent sur l'eau attirés, semblerait-il, par l'immense arc d'or du couchant qui se détache sur le ciel sombre.

Un peu plus tard, le golfe dort sous le clair de lune. Vers Arz bleu pâle, la mer de vif-argent est immobile sous le ciel perlé où s'amoncellent des cumulus, glaciers aériens; sur l'horizon, des stratus semblent un vol de goélands arrêté. Des cris de pétrels, des plaintes de pluviés percent le silence.

Quelques chaumières dont la toiture en blonde toison est découpée au-dessus de la porte cintrée sont encore éclairées et la lueur orangée de leurs petites fenêtres s'accorde avec le blanc bleuté de leurs façades. Les buissons d'un sentier creux projettent sur le sol des dentelles d'argent au milieu desquelles se faufile un chat noir. Par une fenêtre ouverte sur l'infini et la sérénité de la nuit, monte une prière murmurée par une voix de femme.

Sainte Marie, mère de Dieu, ayez pitié de mon père mort en mer!

Sainte Anne, ayez pitié de mon frère péri en mer!



Autre aspect du calvaire de Guéhenno.



Conleau et le Golfe du Morbihan

## V

### La véritable histoire d'Armelle Louanais et de Nicolas Helléan

Je puis à présent parler des deux héros vannesais qui m'inspirèrent « La Passion d'Armelle Louanais », et qui reposent depuis de longues années dans le cimetière du Guerno, village morbihanais qui vit se terminer leur émouvante existence. Ils y reposent d'ailleurs dans une indifférence si totale qu'il devient impossible de découvrir le lieu de leur sépulture recouvert par les herbes et les mousses. Ainsi ces deux êtres admirables auraient complètement disparu du souvenir des hommes si je n'avais tenté de les ressusciter.

Le récit de leur vie me fut fait en quelques minutes à Billiers par un vieil universitaire de mes amis, M. Commelin, ancien directeur de la librairie Garnier et professeur au lycée Condorcet. Octogénaire, M. Commelin se souvenait de s'être promené en son enfance dans la voiture de l'illustre Chateaubriand venu visiter sa propriété de Noyal-Muzillac. Il a donc approché vers sa quinzième année, pendant ses vacances au Guerno, un prêtre qui lui avait laissé un grand souvenir, l'abbé Bernard.

Comment un abbé aussi éminent par la culture et la distinction des manières avait-il été fait recteur de cette paroisse, l'une des plus misérables du Morbihan, en 1850? Le cas était d'autant plus surprenant que l'abbé Bernard, dès l'âge de trente ans, avait connu la célébrité dans toute la Bretagne. Il prêchait des carêmes à Vannes et à Rennes et son éloquence annonçait un nouveau Lacordaire. Brusquement ce prêtre de mœurs irréprochables rece-

vait de Monseigneur de la Motte-Broons son évêque, l'ordre d'aller s'enterrer dans ce rectorat perdu sur une lande au milieu d'une population de rustres. Les personnes qui se croyaient bien renseignées chuchotaient qu'en même temps qu'on voulait l'éloigner d'une jeune fille de la petite noblesse, Mademoiselle de Cohéleach, qui s'était prise d'une admiration trop passionnée pour lui, on entendait, par cet exil, le punir de son indéfectible attachement à Lamennais.

Confié à ce prêtre, le jeune Commelin vécut quelques semaines d'été dans son pauvre presbytère, guère plus confortable que les maisons de ses paroissiens. Le premier dimanche l'adolescent servit la messe. Il se trouvait dans le chœur, près de l'autel, lorsqu'au moment de la communion, il vit s'approcher de la Sainte Table, parmi quelques paysannes, une femme de haute stature, sobrement élégante. Quand elle releva le voile qui le masquait, son visage d'un ovale allongé, très pâle mais taché par la variole, apparut. Et l'enfant de chœur fut stupéfait de l'expression de cette paroissienne lorsqu'elle reçut sur ses lèvres l'hostie offerte par l'abbé Bernard. Ses grands yeux noirs flamboyaient d'amour et de douleur.

« Encore que je ne fusse qu'un enfant, m'avoua M. Commelin, la figure de Mademoiselle de Cohéleach me hanta désormais. »

« Le dimanche suivant, à nouveau elle s'agenouilla devant l'autel et il fallut bien que l'abbé Bernard descendit jusqu'à sa bouche le pain de vie. Une fois encore ses admirables yeux exprimèrent une douloureuse extase; puis, comme anéantie par la violence de ses sentiments, elle regagna sa chaise profondément courbée.

« M. Bernard demeurait particulièrement grave les jours d'office; mais sa tristesse contenue ne permettait pas de rien surprendre du drame de sa conscience. S'il y eut jamais un saint, ce fut lui. Quant à Mademoiselle de Cohéleach, qui l'excédait de sa ferveur passionnée, il dut l'écarter car il souffrait de ses assiduités. »

« La Passion d'Armelle Louanais » est née du bref récit d'un vieillard qui ne saisit lui-même pas grand'chose de la splendeur morale de l'abbé Bernard et de Mademoiselle de Cohéleach. J'ai vécu deux années émouvantes à reconstituer et recréer la passion de ces mar-

tyrs. J'habitais alors à quelques lieues du Guerno, la Fuie, petite maison construite sur l'emplacement de l'ancien pigeonnier des seigneurs de Rieux, châtelains de Rochefort-en-Terre. Je me rendais de temps à autre à la paroisse de l'abbé Bernard en traversant la campagne morbihannaise très vallonnée, aux verdure ténébreuses, petits pâtis encaissés de landes stériles. Et de revoir son église templière, le pauvre presbytère, l'humble fontaine et les quelques chaumières dépenaillées qui entourent le cimetière, ce jardin des morts et des vivants en toute bourgade bretonne, je saisis mieux l'infortune de mes héros. Je songeais que, face à face dans ce village lamentable, ils n'avaient pas même eu le droit de se mirer l'un dans l'autre.

Drame de l'humble paroisse du Guerno ! Ah ! que la vie du plus pauvre hameau ainsi considérée est belle, poignante, dramatique ! Il y a autant de vie magnifique et d'amour dans ces villages que dans les grandes villes. On ne doit entrer dans leurs cimetières qu'avec piété pour ce qu'ils représentent. Des poulets vaguent sur le muret du cimetière : réalisme paysan mêlé à cette poésie !

Je me penche sur la tombe anonyme de l'abbé Bernard enfouie dans le sol, avec une sorte de désespoir doux et de tendresse pour ce village, ces vies, cet amour sublime, ce devoir et cette sainteté, vertu de la race à sa cime.

Le souvenir de ce prêtre vit encore dans la mémoire d'artisans, bien qu'il soit mort depuis cinquante ans. Pourquoi ce saint et ce savant ici, humble, ignoré ? Des génies, de grands talents, des saints se sont éteints ainsi, obscurs, dans beaucoup de villages. Et devant cette tombe anonyme je me demande si les autres saints et génies d'une gloire retentissante de leur vivant ont été beaucoup plus nécessaires que l'abbé Bernard maintenant qu'ils sont comme lui, argile dans l'ar-

Les sophistes du progrès, de l'effort moderne devraient venir méditer là. Vis-à-vis de l'éternité un abbé Bernard, par ses humbles vertus, est aussi grand et utile en lui-même, pour lui-même et les pauvres âmes de son entourage. Oui, il est nécessaire qu'il y ait des saints inconnus et des martyrs d'amour obscurs dans les plus ignorés des villages de France afin qu'ils sèment l'espace et le temps des seules vertus qui consolent les autres

hommes venus à leur suite et les réconcilient avec la vie et leur permettent de croire que, plus tard, tout à la fin des temps, le mérite d'un abbé Bernard et d'une Mademoiselle de Cohéléach aura élevé insensiblement la moralité et les consciences.

J'imagine la délectation de l'abbé Bernard — devenu Nicolas Helléan — dans l'église silencieuse, troublée par le déclanchement des heures à la vieille horloge ; grondement précurseur, poids roulant comme dans une gorge de vieillard, toussant pour clarifier le son avant la solennelle sonnerie ; dehors le vent de mer, mélancolique comme un gémissement humain sur la toiture ; le tic-tac de l'horloge ! Et un rouge-gorge qui venait se poser sur la couronne de la Vierge du grand autel renaissance. Et Nicolas s'aperçut que le rouge-gorge venait manger le pain bénit abandonné par les paroissiens dans leur casier à côté du gros livre d'heures. Les bruits du village lui parviennent : choc étouffé du savetier tapant le cuir, cris d'enfant, toux de vieux, chant de mendiant qui n'attend rien, le vent qui enveloppe le tout, les orgues plaintives rappelant l'infini, la mer, l'éternité. Et j'imagine une scène avec Armelle qui se répétera plusieurs fois les premiers temps de son arrivée au Guerno : « Tous deux en prière, communion ineffable dans la tristesse *plus douce que toutes les joies des autres amours.* »

Ceux qui, même comblés par l'amour, éprouveront néanmoins l'affreuse sensation de leur solitude à deux dans un univers où l'harmonie n'est que le phénomène d'un instant, comprendront mon sentiment d'ivresse mélancolique lorsque je recréai le roman de ces âmes infortunées, à jamais écartées de l'amour par la fatalité d'une ordination, peut-être imposée.

Charles GÉNIAUX.



L'Ile aux Moines, le Bois d'Amour (photo Laurent Nel).

# QUELQUES LIVRES BRETONS

— Si *Le chevalier de Caud, époux de Lucile de Chateaubriand* (par Etienne AUBRÉE, Librairie Académique Perrin, Paris, 18 fr.) a eu les honneurs de « La Petite Illustration » (n° du 24 avril 1937) sous forme d'un bel article de fond, d'Albéric Cahuet, ce n'est pas à proprement parler pour lui-même, mais pour « le fidèle Pilorge », secrétaire de Chateaubriand, dont M. Aubrée donne une étude bien intéressante, à la fin de son ouvrage.

Et cependant le chevalier de Caud ne mérite pas moins notre attention. Il fut le vieux mari d'une jeune amoureuse. Car Lucile était amoureuse-née. Plus romantique encore, peut-être, que son illustre frère, sa vie — « le rêve d'une ombre, et l'ombre d'un rêve », s'il en fut ! — se passa tout entière, sans doute, dans les rêveries d'aimer... Tout cela, pour aboutir à un Géronte septuagénaire, qui ne l'importuna guère plus d'un an. L'ironie de cette vie manquée est assez forte pour concentrer nos curiosités amusées sur ce Monsieur de Caud qui fut comme l'éteignoir d'un cœur aussi ardent. Mais M. Aubrée est historien, non romancier... et que nous a laissé l'Histoire des chapitres de ce roman ?... Des actes jaunis dans l'ombre des secrétariats de mairie ? Des signatures presque effacées sur un vélin qui sent le tabac et la poussière ? Cela surtout, évidemment, mais bien d'autres choses encore, tel ce poème pieusement conservé dans les archives du manoir de la Moinerie, et qui nous prouve qu'en sa jeunesse le vieil époux de Lucile avait su tourner des madrigaux... mais, malheureusement, pour une autre qu'elle !

Si nous sommes, çà et là, un peu déçus par un titre qui ne nous paraît pas tenir toutes ses promesses, c'est que nous ne sommes pas raisonnables. Car M. Aubrée est un de nos plus consciencieux biographes bretons. Sa patience n'égale que sa passion. Quand il a choisi d'étudier un visage, il n'en oublie pas un trait, pas une meurtrissure... Celui de Lucile, hélas, restera toujours, à tous, mystérieusement voilé... Albéric Cahuet, der-

nièrement, s'est plu à peindre les plis du voile : Etienne Aubrée, en soufflant sur la poudre de l'oubli, en ravive aujourd'hui le cadre dédoré.

— *La baie du Mont-Saint-Michel*, par Tony LE MONTRÉER (A l'Union Malouine, Dinan, 15 fr.). Le Couesnon en sa folie... n'a pas mis le Mont en Bretagne, et c'est une chose que nous ne pourrions lui pardonner ! Remercions donc M. Le Montréer de l'avoir un peu rendu aux Bretons en lui consacrant une copieuse brochure de 160 pages. Elles n'ont pas, certes, la densité littéraire de celles qu'Emile Baumann publia, il y a six ans, chez Grasset. Car Baumann regardait le Mont pour s'élever, avec lui, vers le ciel, sur les ailes de l'art et de la foi. M. Le Montréer le met dans ses yeux, pour le renfermer dans son cœur. Ce faisant, je ne disais pas qu'il le diminue : mais il en rétrécit tout de même les proportions. Et c'est fort heureux du reste, car un agrandissement artistique n'entre point dans la poche du touriste : il lui faut des cartes postales. Notre excellent compatriote leur en offre un choix très varié, prose et vers, histoire, lyrisme, géographie, etc...

— *La pénombre du sang*, poèmes, par Gabriel ROBERT (Les Cahiers d'Art et d'Amitié, Paris, 10 fr.) s'intituleraient, plus logiquement, il me semble : *La pénombre du sens*... non qu'ils soient dépourvus de signification, ou d'intelligibilité, mais parce qu'ils côtoient sans trêve cet indicible et cet insaisissable, cher à tous les poètes en général, et à celui-ci en particulier... Ce halo des choses sensibles, M. G. Robert excelle à le saisir en des images habiles et harmonieusement fixées.

— *Reinart le Renard*, roman, par Bernard Roy (La Technique du Livre, Paris) est le nouveau livre du « Prix des Vikings 1934 », Nantais de marque, qui nous promet, prochainement, *Les Cloches de Nantes*... Quelle sera la voix de ces cloches ?... Le langage du Renard nous ferait craindre qu'elle ne soit pas trop édifiante. Car si ce roman est savoureusement écrit, c'est avec une saveur fortement pimentée.

— *L'Oiseau couleur du temps*, roman, par Mathilde Alanic (Flammarion, 15 fr.). On n'analyse point un roman de Mathilde Alanic sans le déflorer. Et l'on ne présente plus une Mathilde Alanic, que tout le monde connaît. Que nous restera-t-il donc à dire de cet oiseau bleu qui vole du toit d'un manoir provincial au ciel orageux de Paris, en couvrant de ses ailes le bonheur de Marielle et de Sabine ? Que celles-ci prennent le voile, au dernier chapitre ?... Mais est-ce, pour toutes les deux, un voile de mariée ?

— *L'oubli du passé*, roman, par Marthe BERTHEAUME (Tallandier, 5 fr.) est une autre histoire d'amour, mais située sous le ciel de Grenade, à l'époque où Alphonse XIII régnait, et où ce ciel brûlant n'était pas encore déchiré par le vol meurtrier des avions de guerre. Doublement émouvantes à lire, ces pages où la famille Landébia (bien bretonne !) inscrit ses silhouettes pâles, offrent l'image d'une Espagne que l'on ne reverra jamais plus...

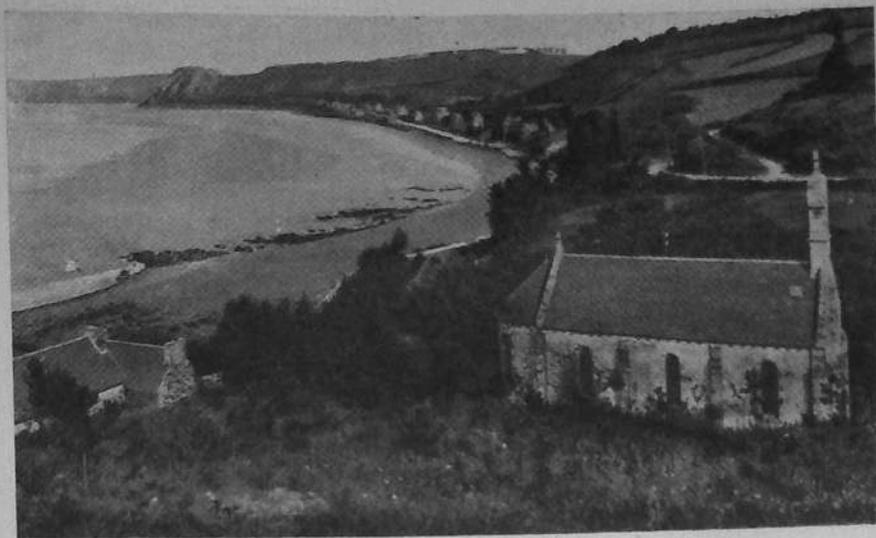
— *Un cœur et une dot*, roman, par Job de ROINCE (Collection Fama), a pour principal mérite de se placer, au contraire, en pays des Côtes-du-Nord : Ploumanach, Perros-Guirec, La Clarté... Et ce n'est jamais un petit mérite que de donner aux amateurs de romans une histoire dont ils peuvent vivre les paysages, en même temps qu'ils en voient vivre les personnages. Celui-ci s'adresse donc tout particulièrement aux lecteurs de notre région.

Marie-Paule SALONNE.

Parmi les livres et brochures reçues ce mois-ci, signalons encore : une étude sur *Edouard Beaufrils, Parnassien breton*. (Presses universitaires de France), et la Commémoration de *Guy de Villartay* à Paramé (Imprimerie R.-P. Deslis, Tours), contenant les discours de M<sup>me</sup> Louise Thoreux, MM. Esnoul le Sénéchal E. Herpin, etc...

— Le livre d'Erwan Galbrun : *La Danse Bretonne*, dont nous avons annoncé la publication prochaine est paru, avec préface de Jaffrennou-Taldir. Nous en parlerons plus en détail dans un numéro à venir.

# Des ombres parlent dans la nuit



La Lieue de Grèves.

C'EST un fait généralement ignoré, mais indéniable, encore qu'on n'en ait aucune preuve écrite, que les folkloristes bretons ont après leur mort des lieux de rendez-vous en Bretagne, lesquels ne sont pas nécessairement une salle ou l'autre de la Société polymathique du Morbihan, de la Société archéologique du Finistère ou de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, mais plutôt des sites à leur choix d'Arvor ou d'Argoat, tel rivage, telle campagne qui leur convient.

Ils s'y promènent, se communiquent leurs réflexions et leurs découvertes, posent des problèmes, vitupèrent contre les intrus et les renégats, échangent des congratulations ou jouissent du plaisir de la dispute. Si vous ne les avez pas encore rencontrés, bonnes gens, c'est d'abord que ces conversations ont lieu la nuit, à des heures où pour l'ordinaire vous dormez dans vos draps; et puis que, fussiez-vous aux aguets, des âmes ont plus d'un moyen d'échapper aux yeux grossiers des vivants.

J'espère donc que mes compatriotes me sauront gré d'avoir pu, grâce à un merveilleux poste de T. S. F. dont je tairai la marque, et à un appareil non breveté d'hypertélévision, pu surprendre, pour les leur rapporter, des propos nocturnes, voire des gestes, de deux Bretons, inégalement connus, mais tous deux chers à notre souvenir, Henri Le Carguet, le patient chercheur audier-nais, et Anatole Le Braz — lui-même, notre Le Braz à tous, que j'ai personnellement tant aimé!

C'était sur une plage de chez nous : laquelle au juste? Je la reconnaissais sans pouvoir lui donner un nom. Ils suivaient du même pas la laisse de haute mer, signalée par une mince traînée de varechs. Je dois dire, dussé-je causer des déceptions, qu'ils ne portaient ni la robe bardique, ni les *bragou ber*, ni les *bragou braz*. Le bonhomme Le Carguet était vêtu comme un modeste fonctionnaire de n'importe quel chef-lieu de canton; Le Braz s'enveloppait du même inusable macfarlane qu'il avait promené sous la petite pluie de Quimper, quand il enseignait les belles-lettres au lycée de l'endroit. Détail assez troublant, et qui témoignait que, sous leur apparence charnelle, c'étaient bien des esprits : ils ne

laissaient dans le sable aucune trace de leurs pas. Or, ceux qui ont connu Le Braz au temps de sa robuste quarantaine savent que cet idéaliste pesait alors dans les quatre-vingt kilos, sinon plus.

Le Braz était calme, les mains enfouies dans les poches de son manteau, et souriait avec une douceur non exempte d'ironie. Plus agité, Le Carguet brandissait au bout de sa dextre un fort volume qu'il tapotait du revers de la main gauche d'un air de défi, comme s'il tenait une pièce à conviction :

— Quand je pense, disait-il, qu'elle aussi, vous nous l'avez prise!

*Elle?* J'attendais un nom. Mais Le Braz se bornait à sourire. Et Le Carguet de reprendre :

— Vous êtes chauvin, monsieur : vous tirez tout à votre Trégor.

— Tout? vous exagérez.

— Et vous n'êtes même pas Trégorrois.

Ici Le Braz fit une pause, leva l'index et, de sa voix la plus chantante, de cette voix qui était une chaude mélodie, récita un vers à sa propre marque :

*Je suis un fils des monts adopté par la mer.*

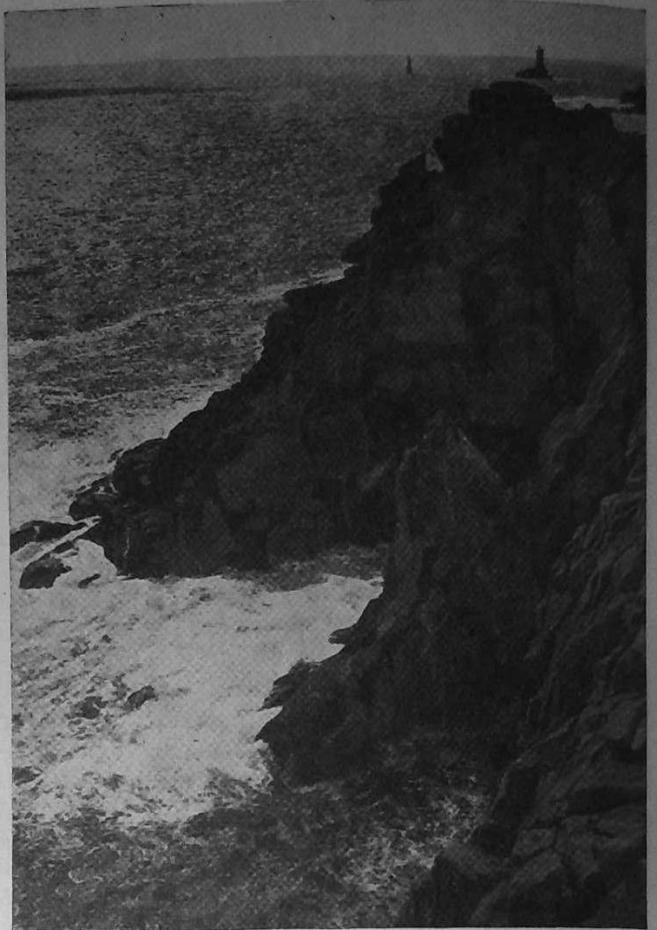
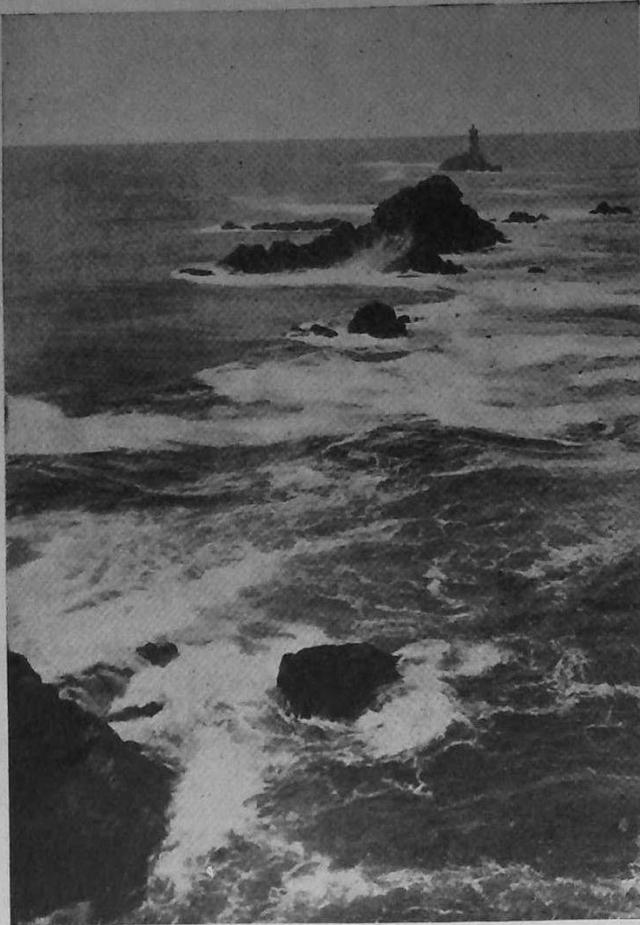
— La mer trégorroise, elle seule! rectifiait Le Carguet.

— Vous exagérez encore, mon bon ami. J'ai parcouru votre île de Sein avec une sorte de piété, et l'une de mes dernières dévotions a été pour votre chapelle de la Dame de Bon Voyage, si bien juchée sur sa butte de granit et que j'aime entre toutes, je vous le jure...

— Mais qui ne figure pas parmi vos *Vieilles chapelles de Bretagne*, monsieur Le Braz. De Bretagne! Vous en présentez six : trois sur les six sont trégorroises, et deux autres des confins trégorrois.

— Ah! vous savez compter.

— Pensez donc : un ancien percepteur! Pendant des années et des années, les contribuables de Cap-Sizun sont venus à mon guichet m'apporter leur dû. Voilà qui vous donnerait, si vous ne l'aviez pas, le besoin de l'exactitude.



Quatre aspects différents...

— L'exactitude, mais je crois avoir montré que je l'aime aussi.

— Moins que votre Trégor. Un exemple : dans *Le Gardien du Feu*, il y a une jolie fille, pas bien sage, mais bien plaisante à regarder et à écouter : elle est de Tréguier, bien entendu. Et, bien entendu aussi, toutes les Capistes qui l'entourent sont laides, rudes, malveillantes et sentent la bouse de vache. Eh ! bien, monsieur Le Braz, je vous le dis parce que c'est vrai, j'ai couru bien des chemins entre Audierne et Lescoff, entre Primelin et Beuzec, les beaux yeux ne manquent pas chez nous, pas plus que le goût de la danse et de la parure...

— Croyez-vous que j'en doute ?

— Et j'ai rassemblé des documents...

— Mais je vous crois sur parole. Ou plutôt — car vous devez préférer cela — j'en crois ma propre expérience.

— Bravo ! Parfait ! Seulement, vous nous avez pris Ahès, comme si elle était trop belle pour rester du Cap.

— Pardon, Le Carguet, pardon !

— Non, je ne vous le pardonne pas. Nous prendra Ahès, et notre ville d'Is avec elle !

— Prouvez-moi que je vous les ai prises.

— Comment ! C'est en toutes lettres dans ce livre.

Il se mit à le feuilleter avec impatience.

— *Légende de la Mort chez les Bretons armoricains* : est-il de vous ou non, ce bouquin-là ? D'ailleurs, vous n'avez pas à vous en cacher. Il a fait, je crois bien, son tour du monde. Et qu'est-

ce qu'on y lit, tome premier, page... attendez... nous y sommes... page 430, *Les villes englouties* : « La ville d'Is s'étendait de Douarnenez à Port-Blanc »... A Port-Blanc ! « Les Sept-Iles en sont les ruines »... Les Sept-Iles ! Et plus loin, page 435, encore les Sept-Iles ; page 439, Buguèlés, à toucher Port-Blanc ; page 440, la montagne du Roc'h Karlès entre Saint-Michel-en-Grève et Saint-Efflam !

— Mais vous avez lu aussi : Douarnenez. Douarnenez n'est tout de même pas en Trégor.

— Vous l'admettez ?

— Et... voyons : cette page où il y a Douarnenez ?

— La page 430 ?

— Oui, 430.

— La voici.

— Bien. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit, là, où je mets le doigt ?

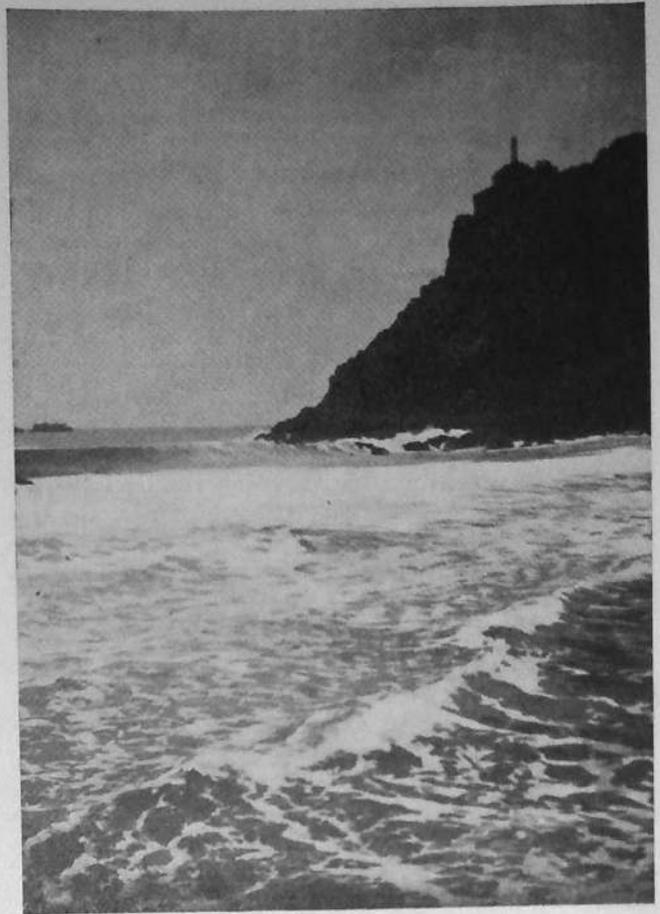
— « A Keryolet, près de Troguër, sur la route de Plogoff à la Pointe du Raz, se voient encore les murs en ciment de la ville d'Is. »

— Vous voyez !

— Peuh ! cinq pages pour la Cornouaille, six pour le Trégor...

— Vous êtes décidément un fameux comptable. Mais vous ne vous dites pas une chose, une toute petite chose : c'est que je ne suis pour rien dans ces récits. Je n'ai fait que transcrire ce qu'on m'a conté.

— Oui, mais vos conteurs et conteuses, vous alliez les chercher presque tous et toutes à Penvenan, au Port-Blanc, à Pluzunet, en pays tré-



...de l'extrémité de la Pointe du Raz.

gorrois. Et Dahut — ou Ahès, si vous préférez — était une Kernéote.

— Est-ce tellement sûr? Ahès, je la vois partout où je vois la mer, et pas seulement la mer : *Je suis Ahès : la mer en moi s'est faite femme.*

L'air inspiré, les bras ouverts en demi-cercle, Le Carguet déclama la suite :

*J'endors en mes bras purs les soirs mystérieux.  
L'homme à me contempler se sentit naître une*

[*âme*

*Et vit de mon sein clair surgir ses premiers dieux.*

— Vous enchaînez à merveille, reprit Le Braz. Et vous me faites le plus délicat plaisir.

— On connaît ses auteurs, mon cher maître. Mais entre nous, cette Ahès qui est la Mer par un grand M et la Femme par un grand F, ça, c'est de la poésie, c'est du symbole. Moi je veux bien. Seulement... tenez, il y a un bon gars de chez nous (il est de Plouhinec) qui fait de la bonne sculpture, c'est René Quillivic... vous le connaissez?

— Si je le connais? Mais je l'admire de toute mon âme.

— Oui... eh! bien, il vient de montrer aux Parisiens, à leur dernier Salon d'Automne, une Ahès qui n'est peut-être pas la Mer, mais qui figure assez bien la Femme... la Femme en folie... toute nue, et en train d'exécuter une de ces danses à réjouir l'Enfer et à tenter les Saints. Du symbole aussi, Le Braz, du symbole...

Ici j'ouvre une parenthèse : quoique n'étant pas sténographe, j'ai pris ce dialogue sous la dic-

tée, pour ainsi dire, des interlocuteurs, et je le rapporte à peu près mot pour mot. Mais comment rendre le ton du père Le Carguet et mettre l'accent, comme lui, sur l'*o* de *symbole*? Tous les Bretons qui me lisent l'y mettront, et tous comprendront la joie que me donnait cet *o* de terroir, plein et dru sous le poids d'un circonflexe en surcharge; tous auraient éprouvé avec moi qu'un revenant qui parle ainsi ne nous donne pas le frisson, et qu'avec lui on est dans l'autre monde comme chez soi.

— Du symbole, reprenait-il, mais avec la coiffe du Cap sur les cheveux.

Le Braz eut son sourire un peu moqueur :

— En coiffe et toute nue? fit-il.

— C'est dans l'ordre. Vous n'avez jamais vu de Bretonne au bain?... Je parle du temps où nous étions presque jeunes.

— Vous avez raison.

— Sur toute la ligne. Car enfin, de qui cette Ahès était-elle la fille? De Grallon, qui régnait sur la Cornouaille. Et quel était le confesseur de Grallon? Guénolé, abbé de Landévennec. Landévennec, ce n'est pas Lantréguer, hein? Quant à la ville d'Is, la question se discute de savoir s'il faut la mettre à un bout ou à l'autre du Cap, dans l'étang de Laoual ou dans l'anse de Poul-David — Poul-Dahut — où une tradition assez forte (je ne vous l'apprends pas) veut que la marée n'ait fait halte qu'au moment d'engloutir, après la ville maudite, le corps damné de la princesse. Douarnenez ou la pointe du Raz; la pointe du Raz ou...

Il n'acheva pas. Du geste, Le Braz l'invitait au silence.

— Qu'est-ce que c'est? reprit Le Carguet.

— Chut!... Vous n'entendez pas?

— Quoi?

— Doucement!... une cloche.

— Je n'entends rien.

Moi non plus, j'avais beau tendre l'oreille, et Dieu sait avec quelle ardeur anxieuse, je ne percevais aucun son.

Le Braz semblait extasié.

— Une deuxième, dit-il... Une autre... Une autre encore... C'est tout un carillon.

Le Carguet, des épaules et des bras, signifiait que ce carillon n'était pas pour lui.

— Vous êtes donc sourd? lui demanda Le Braz.

— Si ce n'est pas votre tympan à vous qui vibre... Mais (et soudain il changea d'expression)... mais oui... non, vous ne rêvez pas. Nous ne rêvons ni l'un ni l'autre. Regardez.

— Je vois.

Moi aussi, et sans écarquiller les yeux, je voyais cette fois des maisons, des palais, des clochers sortir de l'eau. Et je crus enfin saisir une sonnerie voilée.

— Les cloches d'Is, Le Carguet!

— La ville d'Is, Le Braz! Et tenez... Qu'est-ce que je vous disais? Reconnaissez-vous l'endroit? Est-ce la baie des Trépassés, oui ou non?

— Comment? Mais c'est notre Lieue de Grève.

— Votre Lieue de Grève? Il faut que vous ayez la berlue. Tenez, voici un homme qui va nous servir d'arbitre.

C'était un pêcheur qui venait à eux, un panier au bras, pieds nus. Le Carguet l'arrêta.

— Dis-moi, mon garçon, où est-ce que nous sommes ici?

— Ici? fit le pêcheur en riant de tant d'ignorance. Vous avez devant les yeux les rochers de la pointe du Raz, où je viens de prendre mes moules et mes berniques en profitant de la marée basse; et la falaise qui est derrière votre dos, là-bas, c'est la pointe du Van.

— Quand je le disais! triompha Le Carguet.

Aucun doute possible, en effet. Et je me demandais comment Le Braz pouvait s'obstiner dans son erreur, mais le fait est qu'il ne cédait pas.

— Laissons aller, dit-il, votre pêcheur de mou-

les, et interrogeons à son tour ce pêcheur de crevettes.

Il y en avait un, réellement, que je n'avais pas vu encore, et qui poussait son haveneau dans des herbiers. Il leva la tête à l'appel de Le Braz.

— Où sommes-nous donc, mon ami?

— Ça creve les yeux, voyons, si vous n'êtes pas des touristes. Vous ne voyez pas Saint-Michel-en-Grève, là-devant, au bout du sable?

Rien de plus vrai; et je reconnaissais moi-même le si joli cimetière au bord de l'eau, avec l'église au milieu et sa flèche pointée vers le ciel.

Le Braz souriait. Le Carguet fronçait le sourcil.

— Il nous faut un superarbitre, conclut-il.

— D'accord, fit Le Braz.

Je fus assez étonné de les voir retourner au même pêcheur de crevettes. Mais non; ce n'était plus le même. En deux minutes, il avait pris du corps, de l'âge, une barbe grisonnante et frisée qu'il me semblait avoir vue naguère. Le Braz lui dit :

— Voyons, Charles, toi qui es académicien...

Le Goffic! C'était mon cher Le Goffic, fouillant de son *have* le *glizik*, comme je l'avais vu faire, certain matin d'été, à Trégastel. Quelle émotion de le revoir! Et quelle impatience de l'entendre! Car il répondrait certainement. Déjà il ouvrait la bouche. Et j'en aurais pour un bon moment, car il n'était pas avare de ses mots... Pourquoi fallait-il que, juste à ce moment, un bruit infernal se déclençât dans mon poste, en même temps que la télévision devenait hautement fantaisiste? Quintes de toux, spasmes d'asthmatique, hoquets de coquelucheux, le tout aboutit à un beau chant de coq, nettement modulé, comme dans les histoires de fantômes.

Après quoi, je n'entendis plus rien, je ne vis plus rien.

Je regardai ma pendule : il n'était pas deux heures. Maudit coq!

Aujourd'hui, j'ai feuilleté des volumes de Le Braz, et j'ai retrouvé, notamment, dans le *Prélude des Poèmes votifs*, la cloche d'Is, associée à l'image de Ploaré, de Douarnenez, du Ry et de la Pointe du Van. Aucune mention du Trégor. Le Braz n'aurait eu qu'à citer ce poème pour désarmer Le Carguet. Mais, de toute évidence, il s'était amusé à le faire, comme on dit, marcher.

Auguste DUPOUY.

La Baie des Trépassés (photo Villard).



## Constatations

*On a l'impression, et c'est très certainement les conséquences des heures que nous traversons, que l'humanité ne va pas en s'améliorant. Les rapports entre les individus sont de moins en moins empreints de cordialité. La courtoisie n'est plus, pour beaucoup, qu'une vieille lune à remiser au magasin des accessoires !*

*Les propos d'ordre général, les discussions d'affaires prennent tout de suite un ton aigre-doux, incompréhensible, quand il n'est pas comminatoire. On dirait que chacun se tient sur ses gardes, prêt à riposter à d'aléatoires menaces.*

*Les gens, à toute minute, excipent de leur droit, alors que celui-ci n'est aucunement menacé. Quand, en revanche, on en appelle à leur devoir, ils laissent facilement entendre qu'ils y penseraient plus tard, lorsqu'ils jugeront eux-mêmes opportun de s'y arrêter. On dirait qu'ils ont choisi pour devise ce vieux vers de François Coppée :*

La discipline est bête et le devoir a tort...

*Pis encore, certains ne sollicitent plus; ils exigent ou revendiquent un service, une faveur, à l'égal d'une chose qui leur est acquise à l'avance, sans s'occuper du préjudice qui en résultera pour d'autres dont ils occuperont indûment la place. Obtiennent-ils gain de cause ? L'attitude change ! Le demandeur se fait tyran et menace d'en appeler, en cas de différend, bien plus à la légalité qu'à l'équité ou au simple bon sens... La lutte pour la vie n'a jamais connu pareille férocité. Ceux qui se dévouent avec désintéressement à une cause utile à tous sont regardés par ceux qui en tirent avantages et profits comme des faibles, voire des imbéciles, quand leur honnêteté encore n'est pas suspectée.*

*Si les lignes ci-dessus ne sont pas au diapason de celles que nous écrivons habituellement ici, c'est que nous avons été le témoin, ces temps derniers, de pas mal de vilénies et de quelques ingratitude.*

HOËL.

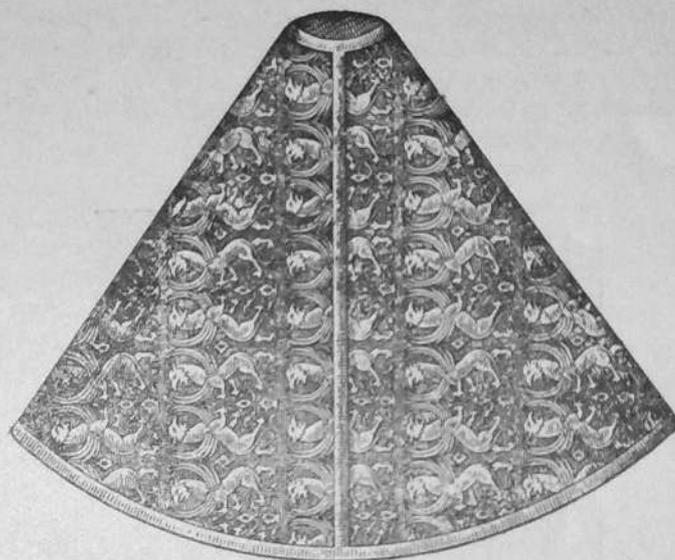
## La chasuble de saint Yves

Dans la critique historique qu'il a consacrée à l'Histoire de saint Yves par Sigismond Ropartz, M. de la Borderie écrit :

« Saint Yves était un petit gentilhomme de Basse-Bretagne, que le désir d'apprendre poussa, comme beaucoup d'autres de son rang, et de son temps, sur les bancs de l'Université de Paris, où il se distingua promptement par son zèle et sa science.

« Dans sa vie, rien qui frappe la vue au premier abord, vie discrète et cachée au monde, pratique, constante, ardente et sublime de toutes les vertus

chrétiennes : la justice la plus exacte, la piété la plus fervente, la mortification la plus austère, et, en tout temps, en tout lieu, envers toute personne, la plus pure et la plus vive charité. Tout cela dans l'ombre et le silence, en ce coin reculé de la Basse-Bretagne, entre quelques mendiants et quelques pieux gentilshommes pour tous témoins.



Chasuble de Saint-Yves, XII<sup>e</sup> siècle.

« Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, les chevaliers prennent son nom pour cri de guerre dans les batailles, les navigateurs son image pour abri dans la tempête ; la nation bretonne le prend lui-même pour son patron national. Dans tout le monde catholique les avocats et les gens de justice en font aussi leur patron ; et tandis que le XVII<sup>e</sup> siècle voit rendre, en Belgique, les honneurs les plus splendides aux reliques du saint officiel, des confréries se forment partout sous son vocable pour procurer gratuitement aux pauvres le bienfait de l'assistance judiciaire. »

C'est le juriste que les barreaux bruxellois, parisien, breton aussi, à l'exemple, l'an dernier, du barreau des Etats-Unis, vont fêter cette année, le 19 mai, par la remise de nouveaux vitraux à la cathédrale de Tréguier.

Beaucoup de visiteurs se rendront à cette occasion au village voisin de Louanec dont, on le sait, saint Yves fut le recteur. Ils y verront sa chasuble, tissée au XII<sup>e</sup> siècle, qui est une œuvre d'art à peu près unique.

Au mois de décembre 1933, sur la demande du Conservateur des objets d'art et antiquités du département, M. Verrier, Inspecteur Général des Monuments historiques de Paris, vint constater le mauvais état de la précieuse chasuble, qui avait été détériorée au siècle dernier par une restauration

plutôt malheureuse. Le délégué des Beaux-Arts confia immédiatement cette pièce à laquelle s'attache l'un des plus grands et des plus nobles souvenirs de la Bretagne, aux Ateliers d'Art Chrétien de M<sup>me</sup> la baronne de Planhol, à Saint-Brieuc, qui, avec une science et une habileté dignes des plus grands éloges, l'ont remise en état.

Elle a, depuis, regagné Louanec où, pendant de nombreuses années encore, elle fera l'admiration des fidèles et des visiteurs.

### Chateaubriand et George Sand

La dernière vente des Ecrivains Combattants a obtenu un succès aussi vif que les précédentes. Par contre, les nombreux amateurs et acheteurs n'ont pas été peu surpris de découvrir sur les comptoirs un inédit de Chateaubriand. Il est vrai qu'au temps de sa jeunesse René fit campagne avec les armées alliées et qu'à ce titre il lui était permis de trouver place aux côtés de ses arrières... cadets.



Chateaubriand chez les Alliés,  
d'après la gravure de Philippoteau.

— Mais, diront les bibliophiles incrédules, existe-t-il encore des œuvres inédites de Chateaubriand ?

— En voici la preuve, répondra M. Edouard Champion, en leur présentant l'opuscule sorti des presses, grâce à sa diligence.

M. Edouard Champion possède le manuscrit original des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Doué des meilleurs yeux du monde et des plus patientes qualités épigraphiques, il est arrivé à déchiffrer et à rétablir maints passages que l'auteur a biffés de son texte et c'est ainsi qu'il a reconstitué la version intégrale d'une anecdote qui ne manque pas de piquant :

Chateaubriand avait été prié par la famille de La Rochefoucauld de faire des remontrances à

M<sup>me</sup> George Sand au sujet des sentiments qu'elle avait inspirés au vicomte Sosthène, et surtout à propos des dépenses auxquelles sa passion entraînait le jeune homme. Mais la romancière était décidée à se défendre... par la séduction. Elle prit une pose si provocante à l'égard de Chateaubriand que celui-ci se sentit prêt à succomber à la tentation.

Du moins, c'est ce qu'il consigna dans le manuscrit de ses *Mémoires*. Puis il réfléchit que cette faiblesse diminuait son personnage, et il biffa l'aveu de son trouble en face de George Sand.

Mais Edouard Champion a lu sous le trait et livre aujourd'hui ce que Chateaubriand voulait qu'on ignorât.

### Il serait espagnol ?

La nouvelle est aussi inattendue que déconcertante : le crabe chinois serait espagnol. L'ambassadeur de Chine l'affirme du moins dans une lettre qu'il adresse à M. Lecomte, président de la Fédération des Sociétés de Pêche de la Loire-Inférieure.

Mais la question va, paraît-il, se placer désormais sur le terrain diplomatique. Ce ne serait ni la Chine, ni l'Espagne qui aurait envoyé dans la région de Saint-Nazaire — donnons-lui son vrai nom, puisqu'il existe à présent des doutes sur sa nationalité — *l'eriocher sinensis*. Celui-ci nous arriverait en droite ligne d'Allemagne.

Et ce n'est pas une affirmation portée à la légère, encore moins un jugement téméraire ou une calomnie. Ce n'est pas, non plus, d'ailleurs, la constatation d'un geste inamical, d'un recours à une offensive machiavélique du chancelier Hitler pour détruire nos côtes, en escomptant les affouillements de falaises relevés partout où pullule l'indésirable et pourtant comestible crustacé ?

La vérité est toute différente et c'est M. Pajeot, député-maire de Nantes, qui en a livré le secret à M. Boucaud, président de la Gaule nantaise, en lui demandant de contourner le plus possible l'alevinage en provenance des régions étrangères, principalement du Rhin.

La raison de cet ostracisme c'est qu'il est à craindre que les alevins n'apportent avec eux des œufs de crabes chinois ou espagnols. Des savants ont établi que ces derniers, s'ils vivent dans l'eau salée s'accommodent fort bien de l'eau douce et se trouvent même en parfaite sécurité sur et sous terre.

Sur le Rhin où ils prolifient avec une rapidité qui déconcerte les Pouvoirs publics, puisqu'une femelle pond en moyenne 500.000 œufs, ils ont détruit tous les barrages établis pour éviter qu'ils envahissent les régions avoisinantes.

Deux spécimens d'*eriocher sinensis*, pêchés proche de Saint-Nazaire, ont été exposés à Nantes dans une poissonnerie. Ils ont reçu de nombreuses visites et fourni l'occasion de conversations plus ou moins compétentes.

— Comme ils sont petits, remarqua un curieux.

— Oui, mais ils grandiront, lui répondit un autre, surtout s'ils sont vraiment espagnols.



# OPINIONS



## Anatole Le Braz, auteur classique

La Revue Les Humanités a publié une « explication française et récitation » de M. Yves Bouynot, professeur de troisième au lycée de Quimper, qui a pour sujet « La chanson du vent de mer » d'Anatole Le Braz. Nous la reproduisons dans son intégralité, certains qu'elle intéressera ceux de nos lecteurs qui, cependant, ont depuis longtemps quitté les bancs du lycée :

O vent de mer, ô roi des vents,  
Toi qui fais, quand tu te déchaines,  
Crier l'angoisse des vivants  
Dans le vaste sanglot des chênes,

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

Ô vent de mer, ô roi des vents,  
De nos âmes et de nos portes  
Chasse les rêves décevants,  
Avec le tas des feuilles mortes,

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,  
Fais-nous planer dans ton domaine,  
Sur l'infini des flots mouvants  
Plus haut que l'espérance humaine !

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,  
On dit que c'est Dieu, quand tu  
[passes,  
Qui parle aux âmes des fervents  
Dans l'immensité des espaces !

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,  
Prends notre rêve, et sur ton aile,  
Qu'il monte aux éternels Levants  
Où tombe à la nuit éternelle !

Souffle, souffle, grand souffle amer,  
O roi des vents, ô vent de mer !

Anatole LE BRAZ.

La Chanson de la Bretagne  
(Calman-Lévy, édit.)

### COMMENTAIRE

#### I

Anatole Le Braz : né en 1859 au village de Saint-Servais-en-Duaul (Côtes-du-Nord) où son père était instituteur. Successivement élève au lycée de Saint-Brieuc (qui porte aujourd'hui son nom), puis au lycée Saint-Louis; professeur au collège de Melun, au lycée de Quimper et en 1900 à la Faculté des Lettres de Rennes. Avant tout, le grand poète de la Bretagne « bretonnante », la terre des légendes et des traditions populaires. Il boit à la source, recueille les vieilles chansons, se fait raconter les histoires, expliquer les croyances, les usages. Rien de ce qui est breton, mystique, horrible ou magnifique, ne lui est étranger. Folkloriste, poète, peintre, nouvelliste, historien, conférencier (aux Etats-Unis pendant la guerre), romancier, épistolier, il se consacre avec ferveur à sa petite patrie. « Anatole Le Braz voulut tout recevoir de la Bretagne pour tout lui donner : sa vie, son talent, son labeur, son amour, sa gloire. Il n'y a pas d'exemple plus accompli de parfaite communion et d'incessant échange entre un homme et son pays. Dans toute l'œuvre de Le Braz je pense qu'il ne se trouve pas une seule ligne qui ne se rapporte à la Bretagne (1)... »

Il devait mourir à Menton en 1926.

Ses œuvres : *La Chanson de la Bretagne*. — *La Terre du Passé*. — *Ames d'Occident*. — *Poèmes votifs*. — *Pâques d'Islande*. — *Le Gardien du Feu*. — *Le sang de la Sirène*. — *La légende de la Mort en Basse-Bretagne*. — *Le théâtre celtique* (sa thèse). — *Contes du soleil et de la brume*, etc...

#### II

« Le Braz laisse une grande œuvre. Si j'avais à y choisir le plus essentiel, dit M. Chevrillon (*loc.*

(1) De Jean des COGNERS, p. 96 du numéro du 15 avril 1925, de la *Bretagne Touristique*. La Revue a consacré le numéro à Le Braz et son œuvre (Articles de MM. Chevrillon, Le Goffic, Aubert, etc...).

*cit.*), je crois que je m'arrêterais aux deux livres qui traduisent le mieux les deux principes antinomiques de son génie. L'un, le plus purement personnel de tous, est cette *Chanson de la Bretagne* où il nous confie, en des musiques profondes, simples, et pourtant si nuancées, ce que son cœur de Celte a senti dans sa jeunesse, de tendresse et de nostalgie pour certains visages et paysages de chez lui.

« L'autre, le plus impersonnel de tous, est cette admirable *Légende de la Mort* où, supprimant tout de lui-même, il a voulu n'écrire que sous la dictée des simples gens de la campagne et de la grève, les naïves et merveilleuses fables qui leur venait de tout le passé breton. »

Dans la *Chanson de la Bretagne*, Le Braz apparaît comme un poète authentique; voici des croquis, des ballades, des songes, des évocations, mais surtout des sônes et des chansons, des chansons entendues, *Chanson de marche — des chênes — du vent de mer — du vent qui vente — du rocher qui marche — des pêcheuses de nuit — des vieilles maisons — des vieux lits — des nuages* ou bien d'autres : *Chanson de ma mère — de ma nourrice — de la mal martee*, etc., etc...

Elles sont toutes simples et émouvantes. Il faut les lire, rien ne révèle mieux la Bretagne et l'âme bretonne (1). Des élèves du Nord ou du Midi les écouteront avec leur cœur.

#### III

Nous présentons l'une de ces chansons; elle est très connue parce qu'elle est très expressive et qu'elle traduit avec un art à la fois simple et puissant des impressions, des émotions; il y a là le bruit du vent au Raz ou à Penmarch et les aspirations secrètes de l'Homme qui l'écoute.

(1)  
J'ai laissé l'âme bretonne  
Chanter en moi son doux chant;  
Il est vieux et monotone,  
Il n'en est que plus touchant.

## A. IDÉES ET STYLE

La plupart des plaintes sont des apostrophes, on s'adresse à Dieu, au saint, au héros. Donc ici, thème populaire, sorte de prière au vent de mer. C'est le vent par excellence, il domine tout, il berce toute la Bretagne. Force de la nature la plus mystérieuse, la plus vénérée, la plus chérie du peuple de la mer. Il joue un très grand rôle dans les légendes; c'est un véritable personnage, il a son culte.

*Strophe 1.* Donne le ton, vocatif. Le vent traduit l'angoisse des hommes.

Procédé de style : pénétration de l'image et de l'idée; mélange du concret et de l'abstrait, un tableau animé (le vent dans les chênes), le sentiment (sanglot, angoisse).

Les chênes = toute la Bretagne séculaire, en particulier la Cornouaille (cf. *La Chanson des Chênes...*)

Le courroux des vents ne dure qu'une heure  
La force du chêne à jamais demeure.)

*Le refrain.* Deux vers d'accompagnement (voir versification). Noter l'épithète *amer*, qui contient deux sens : qui a une saveur rude (l'air salin, le hâle, le mordant) — qui est violent et triste, d'une insistance funèbre.

*Strophe 2.* L'homme, dans son fatalisme résigné, demande au vent de le purifier. Qu'il chasse toutes les illusions, toutes les vanités.

Noter le procédé constant : mélange imagé, âmes et portes, rêves et feuilles.

*Strophe 3.* Gradation marquée. Aspiration vers l'infini de la mer. Le domaine du roi des vents.

*Strophe 4.* « On dit que » laisse entrevoir la légende, les histoires familières. Qu'est-ce que le vent ? la voix de Dieu. Vision mystique. Dieu parle à ceux qui croient en sa puissance, à tous les chercheurs d'idéal, les rêveurs, les poètes.

*Immensité des espaces*, continue la progression, étend le champ de la vision, prépare le dernier couplet.

*Strophe 5.* Reprise de l'idée romantique (Chateaubriand, Lamartine), symbole trouvé dans la nature d'une aspiration du cœur.

Le poète confie son rêve au vent. Il l'emportera à l'Infini ou au Néant.

L'espérance est traduite par les

*Levants.* Noter le jeu des *éternels, éternelle.*

En résumé, prière expressive et lyrique, des images intimement liées aux idées ou aux sentiments. *Progression des images* : chênes, feuilles, mer, espace, infini (néant).

## B. LA VERSIFICATION

« Musique profonde, simple et nuancée... » Toute chanson comporte des couplets et un refrain.

*Le couplet.* — C'est une véritable strophe lyrique, expression d'une idée, d'un sentiment, d'une image. Elle se termine avec le souffle.

*Le refrain,* c'est la rafale qui accompagne la prière. C'est tout un décor en peu de mots. Il peint et il révèle les bruits (*souffle* 3 fois, la rime en « ère » très dure et coupante, le balancement par hémistiche de ce vers qui reprend le premier vers des couplets comme un écho).

Car le vers octosyllabique est très maniable, il est sans doute moins puissant que l'alexandrin, mais le vent marin est haché, entrecoupé, haletant; il suffira d'accentuer le mot *souffle* à trois reprises pour avoir une impression de force immense et renouvelée. Les monosyllabes qui constituent les deux vers du refrain (nous prononçons souffl[e], souffl[e]) contribuent à rendre ce caractère très spécial de l'accumulation des forces, le martèlement sourd des rafales.

*Les rimes masculines* sont toutes en « van », c'est la tonalité. Les rimes féminines plus claires, plus vibrantes, sont de préférence en « aine » (strophes 1-3) ou *aile* (5). Cf. V. Hugo, *Les Djinn*, vers 73 à 80 (*chaines, prochaines, chênes* et même *porte* et *passé* 41).

Isoler les *allitérations* (1) était chose impossible; l'étude du vers, du refrain, de la rime nous ont amené à en rendre compte. C'est l'art le plus ancien, expression réaliste des bruits et des sons. Les chansons bretonnes (en breton) contiennent beaucoup d'allitérations, l'effet en est puissant. Le Braz utilise cet art primitif qui suggère si parfaitement le cri des choses qui vivent, et il y ajoute avec talent, en faisant la liaison, la méditation humaine.

YVES BOUYNOT,

Lycée de Quimper.

(1) Hou... hou... Van... Van...

## Une Bretonne à la Villa Médicis

Nous relevons dans le journal des Arts, Beaux-Arts 16 avril 1937, un renseignement qui intéressera certainement bon nombre de nos compatriotes. Il s'agit de la première pensionnaire à la Villa Médicis, une Brestoise, M<sup>lle</sup> Péan de la Roche Jagu.

Peu de femmes, on le sait, sont parvenues à obtenir le prix de Rome et l'on ne cite guère, parmi les pensionnaires qui ont rêvé sous les ombrages du Bosco, à la villa que Lilly Boulenger, musicienne, et M<sup>lle</sup> Beuvelmans, sculpteur. Voici pourtant qu'une devancière de Lilly Boulenger nous est signalée.

C'est à l'obligeance de notre érudit confrère, Charles Fegdal, que nous devons de la connaître. Elle se nommait Péan de la Roche-Jagu, native de Brest, de vieille noblesse, alliée aux Chateaubriand, aux Duras, aux Montmorency. Elle vint travailler à Paris sous la direction du chevalier Bertin, qui lui enseigna la fugue et le contrepoint. Elle touchait de la municipalité brestoise une subvention annuelle de 1.800 francs. Elle concourut pour le prix de Rome et l'obtint.

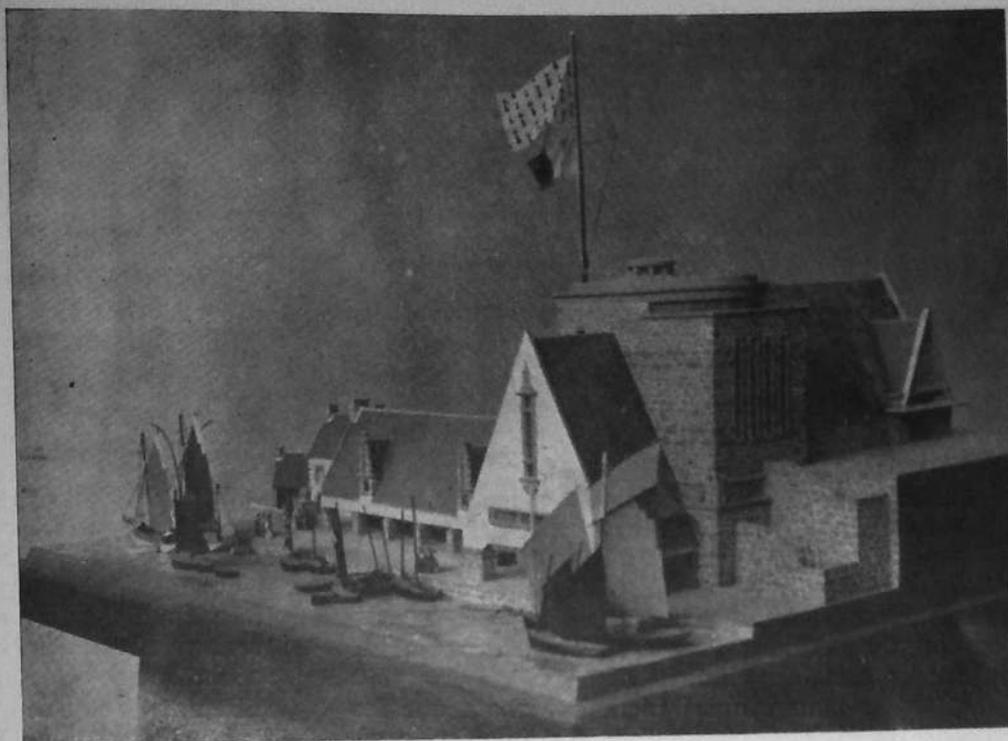
Et c'est de ce brillant début que vont découler ses déboires. Elle ne parvient pas à se faire jouer. Brest lui retira sa pension. Le directeur de l'Opéra-Comique ne daigne pas jeter les yeux sur sa partition.

C'est tout juste si un concert à l'hôtel de ville, une représentation au théâtre de Brest consentent à donner des fragments de son *Lulli*.

Découragée par ces échecs, elle se décide à monter à ses frais ce *Lulli* et une deuxième pièce, portant ce gentil titre : *Simple et coquette*. Pour couvrir les frais, elle vend son mobilier, son piano, les bijoux maternels.

Ses représentations n'eurent guère de succès, d'ailleurs. Et si M<sup>lle</sup> Péan de la Roche-Jagu, prix de Rome de musique (comme Berlioz, comme Bizet, comme Debussy, comme Gustave Charpentier, comme Florent Schmitt — mais aussi comme Fromental Halévy et Ambroise Thomas) ne finit pas ses jours à l'hôpital, ce fut grâce à la généreuse intervention du baron Taylor.

Ce que sera  
le Pavillon  
de la Bretagne  
à l'Exposition  
de 1937



**A** MOINS d'un concours de circonstances qui ne dépend pas du Comité et contre lequel sa volonté ne pourra rien, le Pavillon de la Bretagne à l'Exposition de 1937 sera ouvert aux alentours du 15 juin.

Le gros œuvre est en grande partie terminé. L'aménagement intérieur se poursuit, pas aussi vite cependant qu'on le souhaiterait.

Les décorateurs chargés de la Salle des Activités, de la Salle de la Pensée, de l'Oratoire, de la Salle de la Pêche et de l'Agriculture, ont non seulement terminé leurs maquettes, mais encore la plupart des panneaux dont ils sont chargés.

Les sculpteurs ont achevé leur œuvre qui est entre les mains des modelleurs. La colonne symbolique de Le Louet et Mazuet est, elle aussi, chose accomplie. Les premiers rostres sont déjà sur le chantier.

Du côté des céramistes, Creston travaillait ces jours-ci à la faïencerie Henriot de Quimper au finissement de la mappemonde qui sera sans contredit l'un des clous du Pavillon. La Maison Bolloré, également de Quimper, réalise les faïences de la Salle de Bains et les coupes lumineuses de Maryvonne Méheut qui éclaireront la Salle de la Pensée. Lacoste a terminé, d'après les cartons de Péron, les armes parlantes de nos cinq départements, qui sont destinées à la décoration du péristyle. La grille, véritable dentelle de fer forgé, dessinée par l'architecte Couasnon et réalisée par M. Brandt de Rennes, est, elle aussi, très avancée.

Déjà, dans son ensemble, la grande salle d'honneur prend forme et son aspect, vu du seuil du Pavillon, répond pleinement aux conceptions hardies de l'architecte.

La Salle du Livre, d'après la maquette de MM. Huet et de La Godelinais, constituera le cabinet de travail idéal d'un homme de lettres,

amateur de tout ce qui s'est publié sur la Bretagne, tant en éditions ordinaires qu'en éditions de luxe.

M. Giraud-Mangin, dont on connaît l'érudition et la compétence, est chargé de réunir les éléments de cette Salle du Livre et la judicieuse sélection qu'il a faite, tant dans les livres édités en français que dans ceux édités en langue bretonne, ne méritera que des éloges.

On sait que, dès le début, le Comité s'est attaché, en dépit des astreintes qui lui ont été imposées, à réaliser un oratoire dont la présentation satisfasse au mieux les sentiments religieux de la Bretagne.

L'ensemble de cette pièce répondra pleinement au besoin de recueillement qui est l'une des particularités de l'âme bretonne.

L'étage intermédiaire du Pavillon est entièrement consacré au Tourisme et à l'Artisanat.

Le Tourisme sera évoqué d'abord par le magnifique diorama que construit en ce moment M. Xavier Haas. Jamais on n'aura vu une pareille expression de la Bretagne. C'est à la fois une carte en relief et une suite de petits décors qui situent les lieux par un heureux choix de leurs principaux monuments pour présenter en miniature les aspects si variés, si vivants de nos villes, de nos villages et de nos plages.

Un appareil de projections déroulera à longueur de journées plus de 300 vues : plages, sites naturels côtiers et de l'intérieur, monuments caractéristiques, villes principales, costumes et pardons.

A côté de la Salle du Tourisme sera l'appartement synthétique. On sait que celui-ci est fonction d'un plan d'urbanisme présenté par la ville de Rennes. Le mobilier de cet appartement, établi sous la direction de M. Mottheau, professeur à l'École des Beaux-Arts de Rennes, d'après ses

plans et ceux de MM. Frechet, de La Godelinai, Huet, sera l'œuvre de nos meilleurs artisans du meuble en Bretagne : MM. Rual, Sebilleau, Le Guen, Jouannic.

La Salle de Bains est offerte par les Etablissements Chaffoteaux. Les tentures sont tissées spécialement par M. Planex d'Uzel, et par M. Pichavant de Pont-l'Abbé.

Un escalier tout semblable à celui d'un paquebot, permet de joindre la Galerie de l'Artisanat qui débute par la cabine-salon, œuvre de M. Coutant de Nantes. Vient ensuite la Salle Guérandaise, avec son mobilier vermillon, ses peintures et ses décors. Cet ensemble est dû à M. Stany-Gauthier, professeur à l'École des Beaux-Arts de Nantes.

Il ne nous est pas possible de donner aujourd'hui une description totale de la Galerie de l'Artisanat. Disons seulement que, par les soins du Comité et surtout ceux de MM. Creston et Mottheau, les productions les meilleures et les plus originales seront présentées dans une suite de panneaux et de vitrines disposés de façon à mettre en valeur aussi bien les sabots que les broderies et les dentelles, les objets de fer forgé, les boisselleries, les zingeries, etc., etc. On verra également dans cette galerie une magnifique collection de poupées habillées par des jeunes filles de Pont-l'Abbé, sous la direction de Mmes Le Minor et Tanguy des Déserts. Leurs costumes seront d'une authenticité indiscutable. Il y aura encore de menus objets, des bibelots, des tapis, des reliures, toutes choses qui ont été sélectionnées avec beaucoup de soins et conformément au programme qui, nous le rappelons, exclut tout rétrospectif, toute copie d'ancien.

Les meubles seront peu nombreux dans la Galerie de l'Artisanat, mais on peut être certain de leur parfaite exécution et de leur originalité, inspirée de la tradition bretonne, puisqu'ils seront signés Marion, Savina, Philippe, et Cesson, ce dernier en collaboration avec Jim Sevellec.

A la fin de la Galerie de l'Artisanat, s'ouvrira la Salle du Folklore. Son agencement présentera de nombreux objets et costumes, des maquettes de maisons morbihannaises et finistériennes, sans parler du rappel des vieilles coutumes de chez nous.

C'est dans cette Salle également que se trouveront les panneaux et graphiques qui affirmeront la place importante que tient l'enseignement de la langue bretonne.

Le rez-de-chaussée, sur la berge même de la Seine, comprend une vaste salle réservée à l'Agriculture et à la Pêche. Cette Salle contiendra non seulement les fresques dont nous avons déjà parlé, qui prouvent que la décoration est capable de s'inspirer des plus simples activités humaines, mais on y verra le développement de la culture ostréicole : comment les nassiers des rivières du Morbihan vont ensemercer les parcs les plus réputés. Pour l'Agriculture des collections de légumes, de fruits, établiront l'importance de la production des primeurs, qui représente un pour-

centage important dans l'alimentation en France et à l'Étranger.

Les portiques sont réservés aux stands de vente et d'artisanat actif. Toutes les répliques des objets artisanaux, des dentelles, des bibelots de faïence ou autres, acceptés par le jury, seront présentées aux acquéreurs par un gracieux essaim de jeunes femmes et de jeunes filles, portant les costumes les plus caractéristiques et les plus purs du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord.

Un peu plus loin, les fabricants de crêpes-dentelles de Quimper, Mme Salaun-Tanguy et M. Bricler, offriront toutes chaudes à la gourmandise des visiteurs leurs délicieuses pâtisseries.

Viendra ensuite le comptoir du cidre. Celui-ci sera vendu sous le contrôle de l'A. B. C. (Association du Bon Cidre) sous pression ou encore, pour les grands crus, en bouteilles bouchées. Est-il besoin d'ajouter que le cidre ne pourra être servi que dans des bolées en faïence de Quimper, spécialement créées pour l'Exposition.

Et nous voici rendus dans le comptoir même de la dégustation. Les concessionnaires de ce comptoir, M. et Mme Prioul, propriétaires de l'Hôtel des Voyageurs à Vitré, ont accepté les conditions assez strictes que leur impose le Comité. Ils se sont engagés à ne vendre que des produits acquis, après sélection faite par la Commission de l'Alimentation, *chez des producteurs patentés en Bretagne*, qu'il s'agisse de biscuits, de confitures, de charcuterie, de conserves, de fromages.

Leur contrat, inspiré du règlement général, leur interdit formellement de vendre quoi que ce soit qui puisse concurrencer les restaurants concessionnaires de l'Exposition.

Mais avec les seuls articles qu'ils pourront débiter, grâce à leur initiative, et à leur parfaite connaissance des besoins des clientèles de passage, ils sauront servir à quiconque les viendra voir un véritable repas breton, composé de coquillages, de langouste, de homard, de sardine fraîche grillée, de jambon, d'andouille, de fruits et de gâteaux.

Ce repas pourra être arrosé, bien entendu, avec du cidre, mais aussi avec de la bière provenant des grandes brasseries de Bretagne, du Muscadet contrôlé par le Syndicat Sèvre et Maine et du rouge nantais.

Les clients auront à leur disposition des chaises et des tables, installées dans le cabaret si curieusement aménagé et décoré par le bon architecte Charles Penther, de Morlaix, dont l'esprit maritime et breton s'est répandu avec une entière liberté et une originalité qui feront la joie aussi bien des Douarnenistes, des Croisicais, que des Trécorrois, des Malouins et des Roscovites.

Dans la petite cour qui précède l'entrée du cabaret seront établis, sous des tentes, comme dans les pardons, les fabricants vendeurs de galettes de froment et de galettes de sarrasin.

De jolies filles de Bretagne, elles aussi un costume traditionnel du meilleur goût, animeront cet ensemble pittoresque à souhait. Et c'est

devant les comptoirs de dégustation que sera amarré le thonier *Jean-Charcot*, qui a été lancé, le mardi 11 mai, à Concarneau, par les chantiers Krebs, en présence de M. le Préfet du Finistère, de M. Aubert, président du Comité de Bretagne, de MM. Rams, Corre, Roulland, présidents des Chambres de Commerce de Morlaix, Brest, Quimper, et de nombreuses personnalités, dont la charmante marraine était Mlle Legendre, représentant Mme Charcot, et fille du Directeur des Laboratoires maritimes, ayant pour compère M. Lucien Roulland lui-même.

Ainsi que l'a dit dans un excellent discours M. O.-L. Aubert, président : « La pure et fière beauté de ce thonier, la note gaie de ses gréments imprégnés de couleurs vives, de soleil et de lumière, feront d'abord de lui un mystérieux navire de légende et de rêve. Plus d'un se demandera s'il n'amène pas à son bord quelque délicate et sensible princesse armoricaine, venue tout exprès des palais enchantés dont les bardes — sans parler d'Ernest Renan — assurent qu'on entr'aperçoit les frontons au sein des flots de l'Iroise, ou, encore, dans les parages tourmentés de Groix et du Raz.

« Quand ils auront admiré sa silhouette, pénétré dans ses flancs et son poste d'équipage, vu les détails de son armement, la salle où le moteur bat comme un poul, la chambre froide où le germon pêché repose en attendant d'être débarqué et porté à la criée, délaissant le songe pour

retrouver la réalité, les visiteurs comprendront, mieux encore que par l'image, que viennent de leur être révélés les progrès tangibles nés de la scientifique application des conceptions les plus hardies et les plus nouvelles.

« Et ce sera la réponse la meilleure aux détracteurs, qui, parfois, par besoin de pittoresque inutile ou par désir de susciter des émotions factices et faciles, lorsque la tempête, hélas! endeuillait nos côtes, n'hésitèrent pas à déclarer que les bateaux de nos pêcheurs hauturiers n'étaient pas construits pour tenir tête aux orages qu'il leur fallait si souvent affronter. »

Tel sera dans ses grandes lignes le Pavillon de la Bretagne.

Jamais un pareil effort n'aura été jusqu'ici tenté et réalisé. La tâche n'était pas facile en raison du cadre imposé aux Comité, architectes, artistes et artisans. Cette tâche a été encore rendue plus difficile par suite des circonstances que traverse le pays.

Mais déjà le Comité commence à connaître la récompense de son labeur opiniâtre. A l'une des dernières réunions de la Commission du Centre Régional, l'un des dirigeants n'hésitait pas à déclarer : « De tous les Pavillons Régionaux, de tous les thèmes présentés, celui de la Bretagne est peut-être le plus orthodoxe, et l'un des mieux qui répondent au programme général de l'Exposition. »

Jean SANNIER.

## EN BRETAGNE

### LE DÉPART DE M. DAUTRY

C'est avec une réelle surprise doublée d'une profonde mélancolie que nous avons appris la décision de M. Raoul Dautry de quitter ses fonctions de Directeur général des Chemins de Fer de l'Etat.

Nous n'avons pas ici à rechercher les causes de cette démission. Quelles qu'elles soient nous ne pouvons que les regretter.

C'est un grand ingénieur, un grand fonctionnaire qui quitte le poste où il a, depuis plus de dix ans, manifesté une compréhension totale des intérêts du pays et fait preuve d'un inlassable dévouement et d'une exceptionnelle valeur. C'était surtout un grand ami de la Bretagne à laquelle l'attachaient d'ailleurs des liens familiaux. Il a, pour elle, accompli un énorme et fructueux labeur d'organisation ferroviaire et de propagande touristique.

Son accueillante simplicité faisait de lui un ami véritable. Toutes les fois qu'on frappait à sa porte pour attirer son attention sur quelque une des complexités nées des nécessités mêmes et de la coordination des horaires, M. Raoul Dautry écoutait le visiteur et s'efforçait aussitôt de rechercher les moyens de satisfaire au mieux les intérêts dont on venait l'entretenir.

C'est à lui qu'est due l'amélioration des relations entre notre Pays, la Capitale et les diverses régions de la France. C'est lui qui nous a dotés de ce matériel confortable, presque luxueux, qui rend les voyages faciles et surtout agréables. C'est à lui encore que l'on doit la transformation des principales gares du Réseau de l'Etat, qu'il a su concevoir non seulement dans leur aménagement intérieur, avec de vastes halls, des salles d'attente aérées et claires, des passages souterrains, mais encore dans une présentation architecturale typique, élégante, entourée de parterres de fleurs qui font d'elles des stations gaies, coquettes et animées.

Ses dernières réalisations sont l'aménagement et l'électrification du réseau entre Le Mans et Paris qui ont permis une augmentation du nombre des trains et une diminution sensible de la durée des parcours.

M. Raoul Dautry emporte dans sa retraite la grande estime et la profonde sympathie de tous ceux qui ont pu l'approcher et admirer ses hautes et puissantes qualités professionnelles.

Nous avons le sentiment que sa carrière n'est pas finie et qu'on peut compter sur lui pour prendre place parmi ceux qui, demain, auront la haute mission de rétablir l'équilibre économique du pays.

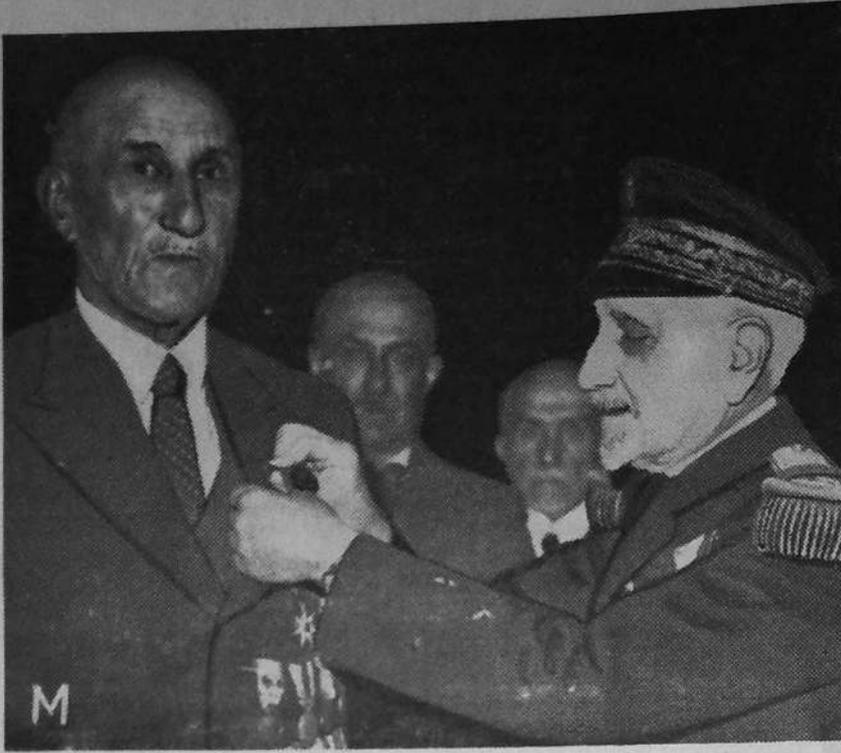
### PAUL CHABAS

Les milieux artistiques ont été profondément émus en apprenant la mort du grand peintre Paul Chabas. S'il était Bourguignon par son père, il était Nantais par sa mère. C'est à Nantes d'ailleurs que se sont écoulées ses premières années, puisqu'il fut au Lycée Clemenceau le condisciple de Marcel Labbé et du Général Buat, avec lesquels il se disputa les premières places durant ses années d'études.

Il ne songeait pas à devenir un peintre. Il avait commencé la préparation de l'Ecole Navale; la mer le fascinait et peut-être aussi... le bel uniforme d'officier de marine. On assure que lorsqu'il entra à l'Institut ce furent l'habit vert, les plumes et la petite épée qui lui plurent surtout.

Son père lui-même était épris de peinture et d'art. C'est lui qui décida le jeune homme, lequel n'avait encore fait comme dessins que les caricatures de ses professeurs, à entrer tout d'abord à l'Académie Julian et à devenir l'un de ses espoirs.

Les étapes de sa vie le montrent Grand Prix du Salon à trente ans, officier de la Légion d'honneur à quarante, académicien à soixante. Commandeur de la Légion d'honneur en 1928, il était depuis 1925 membre du



M. Gildas Bihan, sous-patron du canot de sauvetage de Groix, dont la carrière héroïque s'illustre de 62 vies humaines sauvées, reçoit en Sorbonne, des mains du vice-amiral Lacaze, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Conseil supérieur des Beaux-Arts, président des Artistes Français, puis membre de l'Institut.

Son œuvre est immense. Chacun connaît les Baigneuses qui l'ont rendu célèbre et dont on trouve les reproductions sur tout le globe. On connaît moins ses portraits, ces nombreux, ces admirables portraits de femmes et d'enfants! C'est toute une époque qu'il a immortalisée sous son pinceau.

Ses détracteurs lui ont reproché de ne pas se renouveler et d'avoir toujours reproduit les mêmes baigneuses dans les mêmes cadres et dans les mêmes poses. Ce reproche est immérité et une exposition générale de ses toiles étonnerait ceux qui l'ont critiqué. Ils verraient que, sans cesse, il a rajeuni sa facture, associant toujours plus de lumière, toujours plus de fraîcheur à la haute technique qui était sienne. A soixante-huit ans, il travaillait comme un jeune homme, comme s'il n'avait pas eu un immense métier derrière lui, étudiant soucieusement de nouvelles valeurs et se désespérant parce que jamais, jamais il ne donnait à son rêve l'expression qu'il avait dans la tête. Il avait dû, depuis quelque temps, abandonner ses pinceaux et déjà la cohorte de ceux qu'il gênait semblait s'efforcer de le faire oublier. Il ne s'en plaignait pas trop car il aimait la solitude et avait quelque peu prévu le sort qui l'attendait. Ne disait-il pas à l'un de ses proches, quelques jours après la mort de sa femme :

« J'ai eu tout : l'amour, la gloire, la fortune... On m'a donné du « Cher Maître », on m'a flatté, on a rampé devant moi... Eh bien! Vous verrez que je mourrai tout seul dans mon coin. »

Paul Chabas n'est pas de ceux qu'on oublie. Quelque jour, bientôt, justice

lui sera rendue et nous avons la certitude que sa ville natale se fera un devoir d'y aider.

#### POUR LES BRETONS QUI SE RENDENT A L'EXPOSITION

Nous avons dans nos précédents numéros parlé de l'organisation des centres d'accueil dont la mission sera, dans les villes et stations touristiques de province, de recevoir au mieux les visiteurs étrangers de passage.

La Fédération des Sociétés bretonnes de Paris, que préside M. Lesage, et le Groupe des Commerçants d'origine bretonne de la capitale, ont pris l'heureuse initiative d'organiser, aux alentours de la gare Montparnasse, exactement 57, boulevard du Montparnasse, un centre d'accueil où ceux de nos compatriotes qui se rendront à l'Exposition trouveront les multiples renseignements dont ils pourront avoir besoin au cours de leur séjour :

Listes des commerçants bretons de Paris :

Hôteliers, restaurateurs, cafetiers, agences de voyages, Magasins pour fournitures de toute nature et de tous genres. Crémiers, épiciers, salaisonniers diffusant les produits du pays; tous renseignements sur l'Exposition, les fêtes, manifestations artistiques, sportives ou autres des Bretons de Paris.

Renseignements sur les sociétés, amicales, associations et groupements, sur les journaux, bulletins et organes des associations.

Les Syndicats d'Initiative de Bretagne sont invités à adresser toute documentation pour inciter aux voyages en Bretagne. Une liaison étroite avec les Bureaux de Tourisme du Chemin de Fer de l'Etat sera établie « et tout cela

sans autre but que de servir la collectivité bretonne » ajoute *Le Commerçant Breton*, qu'il faut féliciter de son initiative.

Rappelons à nos compatriotes qu'une carte de voyage à l'usage des visiteurs en provenance de la France continentale est mise en vente dans toutes les gares situées à plus de 100 kilomètres de Paris aux prix de 20 francs (timbre quittance compris), cette carte donnera droit, en outre des avantages ferroviaires indiqués, ci-après, à une entrée gratuite à l'Exposition, à une réduction de 25 à 33 % dans les musées ou monuments dépendant de l'administration des Beaux-Arts; à une réduction de 10 % dans certains théâtres et salles de spectacles, une réduction de 10 à 15 % dans les restaurants de l'Exposition.

#### LES NUMÉROS SPÉCIAUX DE « BRETAGNE »

Nous avons, depuis l'an dernier, publié un certain nombre de numéros spéciaux qui tous ont obtenu un vif succès : *Anatole Le Braz*, *La Vie de Saint Yves*, *Le Pourquoi-Pas?*, *Mieux vaut jamais!*, *La Coiffe*, chef-d'œuvre de lingerie, *Madame de Sévigné aux Rochers*. Aujourd'hui nous publions des pages inédites de Charles Géniaux, précédées d'une étude de Mme Claire Géniaux sur son mari.

Le numéro de juin sera entièrement consacré à la participation de la Bretagne à l'Exposition de 1937. Ce numéro comprendra 80 pages, sous couverture illustrée en couleur. Il contiendra la description détaillée du Pavillon, description qu'appuieront de nombreuses illustrations reproduisant les peintures décoratives, l'ensemble des salles, les sculptures, les meubles, etc.

On y trouvera en outre la liste des exposants : industriels et artisans ainsi que la référence des articles exposés.

Enfin ce numéro sera complété par un répertoire très complet du mouvement économique de la Bretagne, avec des études techniques et illustrées sur l'activité de l'Agriculture, de l'Industrie, du Tourisme.

Ce sera tout à la fois le catalogue le plus total et le souvenir le plus précieux de la participation de notre province à l'Exposition Internationale de 1937.

Il sera mis en vente aussitôt sa publication chez tous les libraires dépositaires de journaux et au Pavillon de la Bretagne.

Tous les numéros spéciaux à la Bretagne sont en vente au prix de 4 francs l'un, adresser chèque postal, Rennes 33-20.

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE

« BRETAGNE »

40 FRANCS PAR AN

IMPRIMERIE BRETONNE. — RENNES

Le Gérant : L. AUBERT.

# Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Pension	Prix des repas	NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Pension	Prix des repas
<b>RENNES</b>					<b>FERROS-GUIREC (Trestreau, Trestrignel, Ploermassac'h)</b>				
Grand Hôtel Deguennec et Veunans 3, place de la Gare	27-01	60 ch. dep. 18		4, 15, 15.	Grand Hôtel-des-Bains (Trestreau) ..	8	30 ch. 30/40	30/50	15, 15.
Central Hôtel .....	30-50	80 ch. dep. 18		5, 15, 15.	Celtic-Hôtel .....	30	90 ch. 15/20	25/35	4, 15, 15.
Hôtel Parisien place de la Gare	23-25	15 ch. dep. 18		4, 15, 15.	Saint-Guirec et de la Plage (Ploermassac'h) .....	12	30 ch. 15/25	25/40	3,50, 15, 20.
Hôtel d'Angleterre r. du Ch.-de-Mars	20-25	20 ch. dep. 15		3,10/14,10/14	Printania-Hôtel .....	100	50 ch. 15/40	25/30	4, 15, 25.
Hôtel « chez Métauer » 9, Lamouroux	25-25	20 ch. dep. 15			Grand Hôtel de Trestrignel .....	10	72 ch. 20/30	20/30	3, 15, 25.
Hôtel Lavendré... 1, rue du Pré-Batte	25-25	Grands et petits salons. Américain Bar, Service à la carte.			Grand Garage de Plages. A. Tardivel	36	Agence Bennett. Excursions auto.		
					Hôtel du Levant (T. Le Corre, prop <sup>tes</sup> )	15	60 ch. 20	15,20, 15.	
					La Chaumière, r. Maréchal-Foch .....	26	Faisanderie, Salon de Thé, Tennis.		
					Hôtel de la Roseraie (Trestreau) .....	110	100 chambres	40/60	5, 20, 20.
<b>LES BOSAIBES.</b>					<b>TREBUERDEN.</b>				
Hôtel Rosaria .....	3	60 ch. 25/30	50/70	15, 15.	Grand Hôtel Bellevue .....	6	100 ch. 15/25	30/75	4, 15, 25.
<b>GUARNEC.</b>					<b>SAINT-BRIEUC.</b>				
Hôtel du Baret .....	2	90 ch. dep. 15	20/30	12, 14.	Hôtel de France .....	2-04	75 ch. 25/40	45/60	5, 15, 20.
<b>QUENTIN.</b>					Hôtel de la Croix-Blanche .....	2-01	50 ch. 15/40	25/30	5, 15, 20.
Restaur. Brasse-Courtel .....	23	15 ch. 2/10	15/20	10.	Hôtel de l'Océan .....	1-22	20 ch. 15/30	25/40	2,50, 15, 20.
<b>LORIENT</b>					Hôtel du Commerce .....	1-30	20 ch. 15/30	40/50	3, 15, 25.
Hôtel de l'Univers, r. de la Comédie	0-22	Prix fixes et cartes. Traiteur.			Central-Hôtel .....	6-30	15 ch. 15/25	25/40	4, 15, 20.
<b>TRÉGUIER</b>					<b>REQUY-LES-BAINS</b>				
Hôtel Lalauze (au bord de la riv.) ..	49	80 ch. dep. 13	25/30	3, 15, 15.	Villa Brise-Marine (M <sup>me</sup> Ch. Renouf, prop <sup>tes</sup> )		Chambres confort. 25/30	avec balcon.	
Central Hôtel (près la Cathédrale) ..	49	80 ch. dep. 19	20/30	3, 15, 15.	<b>ETABLES</b>				
<b>BINIC</b>					Hôtel de Bellevue et de la Plage .....	2	40 ch. dep. 12	25/40	3, 15, 15.
Hôtel de la Plage .....	4	40 ch. dep. 18	25/35	4, 15, 15.	Hôtel Continental (ouv <sup>t</sup> toute l'an.) ..	40	30 ch. dep. 12	15/20	2,50, 5, 20.
Hôtel de l'Univers, r. Maréchal-Joffre	12	15 chambres	25/30	2,50, 10, 10.	Pens. de fam. Les Mimosa, bd Legris	30	40 ch. dep. 12	20/30	2,50, 10, 20.
Hôtel-Restaurant du Marché .....	3		25/30	2,50, 10, 10.	Pens. de fam. Glisèle (ouv <sup>t</sup> toute l'an.)	30	10 ch. dep. 12	20/30	2,50, 5, 20.
Hôtel du Nord (Lambert) .....	23	12 chambres	25/30	2,50, 10, 12.	Pens. de fam. Marivonne .....		15 chambres	20/25	3, 10, 15.
<b>BREHAT (Île de)</b>					Pens. de fam. Les Camélias à la Cour.		15 chambres	20/25	3, 5, 10.
Hôtel Lucas sur le port clos .....	5	30 chambres	30/35	3, 12, 15.	Pens. de fam. Ker Arvor, r. des Frères		25 chambres	20/25	4, 15, 15.
Hôtel Simonnet .....	10	18 ch. dep. 15	30	2,50, 14, 12.	Les Sports rest. V <sup>me</sup> Debocher-Corouge		15 chambres	20/27	3, 10, 10.
<b>PAIMPOL</b>					<b>SAINT-QUAY-PORTRIEUX</b>				
Hôtel Lucas, face gare, tout confort ..	35	40 ch. dep. 12	30/35	3, 12, 12.	Hôtel Mouton-Blanc conf. sur le port.	23	20 ch. dep. 15	25/40	3, 15, 15.
Hôtel Gérard, tout conf., gar. part. ..	04	14 chambres	30/35	4, 15, 15.	Hôtel Saint-Quay près la plage .....	20	80 ch. dep. 12	20/30	2,50, 10, 20.
<b>PAIMPOL (Le Guilben)</b>					<b>L'ARCOUBRY (Ploermassac'h)</b>				
Hôtel du Bois du Guilben, ouv. t. l'an.	107	15 chambres	30/35	4, 15, 15.	Hôtel Barbu .....	8	20 ch. 12/25	20/40	4, 15, 15.
<b>VAL-ANDRÉ-PLÉNEUF</b>					Hôtel de la Plage (8 km. Paimpol).	12	12 chambres	25/30	3, 10, 20.
Hôtel Val JOE .....	40	30 chambres	35/40	5, 15, 15.	<b>SAINT-GILDAS-DE-RHUYS.</b>				
					Hôtel Giquel .....	12	30 chambres	22/35	10, 12.

## LA FONCIÈRE

### Assurances Transports, Accidents et Vol

Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France

et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN,

de l'A.-C. des COTES-DU-NORD,

et de l'A.-C. du FINISTÈRE.

concordent des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances contre les Accidents et le Vol

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétariats des dits Clubs ou aux Agents de  
**La Foncière, Transports et Accidents, à**

Brest..... M. SAVIN.  
Chateaulin..... M. MICHEL.  
Dinan..... M. BARRY.  
Douarnenez... M. QUILLIEN.  
Lorient..... M. PERROUD.  
Morlaix..... M. MIORECE.

Nantes..... M. A. DES BRAUVAIS.  
Quimper..... M. JOUVIN.  
Rennes..... M. PRIOUL.  
Saint-Brieuc... M. DALMAR.  
Vannes..... M. MARIES.  
Vieux-Marché M. LE SIDANER.

# L'IMPRIMERIE COMMERCIALE DE L'OUEST-ECLAIR

RENNES -- 38, rue du Pré-Botté, 38 -- RENNES

Se charge de tous travaux en **TYPOGRAPHIE** et **LITHOGRAPHIE**  
et spécialement de **REVUES, JOURNAUX,**  
**CATALOGUES, BROCHURES, REGISTRES, etc...**

**EXÉCUTION DE TOUS CLICHÉS**

## TOURISME

Demandez le programme des voyages de  
**L'OFFICE DES VOYAGES  
DE L'OUEST-ECLAIR**

Téléph. 36-75

RENNES

Téléph. 36-75



## LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES



Siège Social et Direction Générale :

34, Place de la République - LE MANS

Téléph. 3.30 et 3.08

Directeur - Fondateur : G. DURAND

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route

REPRÉSENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS